

Tcharentz vécut la révolution d'Octobre. Il y crut. Il y participa de toutes ses forces, par les armes et la plume. Ce fut d'abord, pour lui, une histoire d'amour. Il s'y lança librement — si librement, par malheur, qu'il finit par être accusé de déviationnisme lors de la « grande purge » et jeté en prison, où il mourut. C'est qu'il se battit moins sous la tutelle de Lénine qu'à ses côtés. Il était moins l'homme d'un dogme que d'une libre recherche, plus un poète d'action que le serviteur d'une théorie. Et le poète ne fait très bien que ce qu'il aime et ce qu'il veut. Tcharentz fut un poète révolutionnaire par fonction naturelle. — C'est ce qui assure l'authenticité de son œuvre — Et ce qu'il annonçait était avant tout l'avènement du triomphe de l'homme contre tout arbitraire destructeur. Cela pouvait être peu, cela devint vite beaucoup trop.

Tcharentz — ce qui signifie le Mauvais, pseudonyme qu'il tint à prendre pour bien marquer qu'il était avant tout celui qui s'oppose à toute espèce de pharisaïsme — étonne par l'accumulation de contrastes, si tendus et si incompatibles entr'eux quelquefois qu'il paraît toujours au bord de l'explosion ou de l'écartèlement. Il est tout à la fois un condottière du communisme, un prophète sans Dieu mais non sans révélations, le plus familier des hommes de la rue, un amateur de drogues et d'excitants et un vieux sage oriental qui garderait toujours un pistolet dans sa poche. Il n'est dupe de rien, mais il espère tout. Il réussit la gageure d'être le plus logicien des poètes de l'avenir — étant étonnement revenu des poètes du passé. Sa poésie construit l'histoire. Elle ne la rumine pas... L'artisan est robuste. J'ajouterai, adulte, en dépit de ses véhémences et de ses fantaisies. Il n'appartient pas du tout à la race des poètes qui vieillissent autour de leur enfance, ou du sens qu'ils en ont. Tcharentz se refait au jour le jour. De là, une surprenante variété de styles. Tour à tour, il brosse de larges fresques à touches rudes et hardies, laisse jaillir un lyrisme en rocaïlle, bouscule la langue et la métrique ou se plaît à de libres narrations familières, pleines de bonhomie, au ras du sol. Il excelle à rendre « épiques » les objets les plus prosaïques, et se plaît à crever le faux sublime par les prosaïsmes. Il jongle avec l'hyperbole ou se plaît aux sentences concises et abruptes. Mais sans naïveté, ni ces « rêveries » qu'il déteste, même et surtout lorsqu'il prophétise.

Il va sans dire que les fragments trop brefs que nous donnons ne peuvent représenter tous les aspects de son œuvre, mais peut-être les résumant-ils assez bien — surtout ses « Rubbayyat » qu'il écrivit dans les dernières années de sa vie, dont la substance est d'autant plus riche et pathétique qu'elle est retenue, concentrée et comme sous-tendue de litotes et de silences. Il y fait le bilan de ses expériences, sur un ton sentencieux, à l'emporte-pièce, narquois, tendre ou amer, d'autant plus saisissant qu'il semble ravalé je ne sais quel désir inassouvi, que nulle doctrine ne console, encore qu'elle le masque délibérément.

Son matérialisme y paraît être le fruit d'un examen métaphysique — lequel n'aurait eu d'autre solution que son échec ou la connaissance de sa vanité. On le voit bien dans le fait que Tcharentz pique droit sur l'affirmation la plus troublante qui soit sortie de têtes humaines : celle du non-être de l'univers et de sa non-solution tant que son existence n'est pas réalisée comme étant non-être. Tcharentz ne peut admettre cette tentative de dé-création. L'homme est pour lui une conjonction de phénomènes assumant un devenir à l'intérieur d'un univers. C'est ce devenir dont les modalités importent. Son acceptation et non pas son refus. Le poète ne consent pas à postuler que tout dérive d'un « Esprit immobile en essence » puisque le postulat lui-même implique, pour être formulé, des substances en mouvement. A quoi bon rêver sur un contraire que son contraire contient

seul? « Et la forêt où tout se consume et finit est pourtant inépuisable ». C'est une « inconnue » que l'on doit accepter, une organisation présentant une pluralité inconcevable de possibles qu'il faut, lentement, apprendre à discerner et à parfaire. Enfin et surtout, une terre à aimer, car elle est le jardin de l'homme. Tcharentz garde l'espoir qu'elle devienne belle et bonne. C'est rejoindre, à l'extrême, le messianisme judaïque, lequel doit se réaliser ici. L'imagination du poète exige de ne point se satisfaire de l'imaginaire. Car rien d'autre ne peut boucher les failles que la « réalité ». Il s'efforce, héroïquement, de se tenir nu devant les énigmes soulevées par le monde, nu devant ses propres interrogations. Il tentera de ne plus se servir de béquilles ou de systèmes, de tout ce qui n'est pas science véritable, mais palliatifs illusoire. Et, s'il reste une consolation autre que « cet ensementement du sacrifice et de la mort », ce ne peut être encore que le poème. Celui qui approche le plus de Nature. Par quoi j'appréhende un « meilleur » d'autant plus désiré qu'il semble fuir sans cesse.

De tous les poètes arméniens qui eurent pour souci la défense et illustration de la terre natale, Tcharentz, (pseudonyme qui signifie « le Mauvais »), fut sans doute celui qui se refusa le mieux à se faire illusion. Il ne croyait pas à la divinité des mythes. Aussi bien entendit-il, dès le départ, se réserver les parts ingrates de la poésie, celles dont on ne veut pas : charpies de beauté, scandales d'un non-conformisme où se puisent des fraîcheurs plus vraies, constats désabusés après des engagements fervents et féroces : comportements qui le conduisent à modifier sans cesse son langage et à le tenir, ardemment, au point le plus risqué. De là cette brutalité des contrastes : en passe du poème-fleuve au poème gnomique, de la complainte populaire à l'ode savante. Mais en toutes choses se manifeste cette opposition que son nom même souligne et qui percute aussi bien les bastions politiques ou religieux, que les normes (toujours douteuses) d'une saine psychologie.

Il ne s'en tiendra pas aux exclusives nationalistes touchant sa patrie, encore qu'il soit très attaché, et avec une déchirante tendresse, au charme du sol natal ;

excitée par la drogue même...) Mais l'important chez lui est l'usage de l'accident, et ce serait escamoter sa réelle grandeur que de ne pas vouloir constater ce que cette obsession, par exemple, alimente et recouvre. Passant outre aux vues de clinique, on voit se soulever un autre visage, celui d'un homme qui plus qu'aucun autre crut au fait de l'esprit et qui fut astreint à constater qu'il était essentiellement celui qu'on refuse. Sauvagerie toute de conséquence. Par là se justifie son nom de Mauvais. Si tous croient un diamant détestable et dangereux quel nom donnera-t-on à qui le tient pour essentiel? Et si l'objet même d'une liberté plus réelle se voit banni, que dira-t-on de celui qui s'en fit le serviteur, Voilà découverte cette racine de l'incendie heureux, de cette passion où l'illusoire ne peut brûler que lui-même. Il est très saisissant de voir la drogue en Tcharentz accroître la lucidité tant sa vie est tenue par le besoin des mutations justes. Et d'abord en gommant ses façons d'être successives. Nulle ne tient et toutes sont vraies. De là que Tcharentz ne redoute pas l'artifice. Il le dévore et le purge.

De tous les grands poètes arméniens, et il y en eut beaucoup, peut-être est-il le plus intelligent, et, par son art même d'endosser les chaînes, le plus délivré. L'homme, assurément est extraordinaire, et l'on va loin à marcher à son pas. Je ne sais si le personnage, comme on l'a dit, fut plus grand que son œuvre. La chose ne me semble pas vraie. Ce qui voile aux yeux de certains cette présence aiguë de l'esprit serait sa vertu première ; le dédain de tout intellectualisme habile à donner le change et qui est une des calamités des littératures de décadence.

Sa vie ne se joua pas en chambre close. Certes. Peu de poètes unirent autant l'art de l'écriture à celui de l'action, et s'imaginer Tcharentz reclus en quelque tour pour mieux y subir les conflits d'une expérience intérieure serait cruellement faux. S'il est sans doute exact qu'il fut un instable, il le fut à la façon des ouragans. En tout violemment exposé et entendant l'être. Rien du chafouin subtil, qui spéculait sur des bombes. Ce n'est pas l'homme des méandres, et il n'avait pas le goût des sublimités saugrenues. Son œuvre entière est imprudente. C'est là sa vertu essentielle et ce n'est pas peu. S'il

« Psychologie de la flamme ». S'ignorer comme sujet. N'exister que pour l'objet où le langage mène sa danse ambiguë... Car pourquoi tant de délire en tant de paroles? Pour recréer ce phénomène qui naît de deux brandons. Et pouvons-nous nous penser sans que nous oublions d'être? Une pensée ne peut que caricaturer les ligaments rigoureux de la créature, ceux de son corps, et ses fonctions... Et tout bonheur se devrait d'être plénitude et vacance et non point la conséquence d'une abstraite méditation sur les lois!

Je ne sais trop, à dire vrai, ce que peuvent penser les matérialistes de stricte obéissance de ce type de révolutionnaires et du lyrisme qui les soulève. Peu conformes aux règlements sociaux imposés et peu aptes au service, tels devaient paraître les poètes de la révolution d'Octobre à un crâne stalinien. Tcharentz volait vers l'inévitable prison. Aussi bien, comme beaucoup qui prirent les armes était-il animé d'un esprit contraire à celui qui préside au bon fonctionnement des Républiques. On le voit mal installé en quelque ministère. La lutte avait trop de goût, ne serait-ce que de pouvoir tout en attendre. Le constat est plus amer, et la pesée des jours qui suivent plus intolérable. C'est là que pointe le feu et que se renouvelle le besoin des mutations. On ne peut enserrer Tcharentz, et toute tentative de réhabilitation qui n'aurait pour but que de démontrer sa stricte appartenance à la Doctrine est absurde d'avance. Le phénomène Tcharentz se joue bien au delà. Ce ne sera jamais sur terre assez de flammes, comme il le dit lui-même. Son esprit le voue à une permanente opposition. S'il est vrai qu'il fut le père de la jeune génération des écrivains d'Arménie soviétique, il est moins sûr qu'il les eût toujours approuvés. Son emprisonnement et sa mort préservent sa pureté. Mais en conséquence, suscitent-ils tant de modèles? Il est aisé de parler grandement des grands morts. En fin de compte ce poète libre, et librement communiste, cognant ses mots sur le « cymbale du soleil », moralisateur à la façon des ronces, cet excellent et salutaire Mauvais, devient à sa manière un redoutable exemple de ce que doit être un vrai poète devant les conformismes d'Etat. Banni à jamais des places honorables et à qui les médailles officielles, tardives ou non, déplaisent.

le grand Tcharentz

par
Luc-André MARCEL

très tôt il arrachera en lui cette borne des frontières, qui ne cesse de fomentier des désastres, pour adhérer aux idées de Marx et de Lénine, et participer à la grande aventure. De même son œuvre sera-t-elle toute marquée du besoin d'émancipation verbale. Elle fusait de toutes parts en Europe, encore que les motifs en fussent souvent contradictoires. Mais, à qui eût suivi de près l'aventure de Tcharentz, il eût été aisé de pressentir que le même mouvement qui le poussait à violenter les interdits détestables — et de tous ordres — le conduirait à se victimiser lui-même et à se voir condamner par des dirigeants qu'offusquait une pureté semblable.

Il n'est pas étonnant que l'obsession de Tcharentz soit le feu. Je ne sais combien de fois il à celui-ci fit appel et le nomma. L'étrange est qu'il n'en redoute pas l'efficacité. Il le réclame, il y croit. Se brûler et que tout brûle, tel est le salut. Dite de go, la chose semble absurde ou malade (et il est vrai que la maladie est en Tcharentz : ce fut effectivement un homme qui se droguait et il est évident que l'obsession du feu fut

bavarde, il bavarde et s'il crie, il crie. Ce débrillé fait tout son style, et, grâce à lui il fera tout son coup d'état littéraire. Car il en fit un. Il a libéré la poésie arménienne des usages rigoureux de la prosodie. Et je ne sais trop ce qu'en eût dit Varoujean, qui, à l'inverse, excelle à revivifier l'art savant et pour qui un mot est une chose importante. Ce sont les pulsions qui soulèvent la poésie de Tcharentz, comme un orage recouvert de paroles, ce sont elles qui comportent le phénomène verbal conjoint à celui de l'être ; c'est de ce mouvement sans cesse renouvelé du souffle que Tcharentz espère un renouveau. L'objet de poésie est un prétexte. Comme le feu, Tcharentz n'est pas architecte et ne croit pas à la durée. Cela est vrai chez lui à un degré surprenant et j'avoue ne connaître personne qui me donne à ce point l'impression d'être en proie à une métamorphose permanente sans qu'on sache toujours ce qui la nécessite. Si nous insistons sur cette identification surprenante avec le feu c'est qu'effectivement il finit par s'en dégager une sorte de philosophie dont le premier chapitre pourrait s'intituler :

Mais là encore, à brosser de trop loin ce qu'il put être, on s'abuse et la saveur vraie de ce tempérament se brouille. Il n'en voulait pas tant. A le traduire on voit sourdre sa tendresse et tout ce à quoi elle se brûla, et sa largeur d'âme. Elles allaient de soi. Et il n'était pas l'homme d'obscurités malices. Sa vie fut simple, en dépit de tout ce qui put la déchirer.

Il était né en 1897, dans la ville de Makou en Arménie Perse ; et il faut noter qu'il garda toute sa vie la nostalgie du pays natal. De son soleil surtout, (ce qui explique aussi sa nostalgie du feu), dont l'absence, plus tard, sembla lui peser. — (On va chercher très loin, parfois, des causes fort simples. Il est évident que les jeunes années passées à Makou laissèrent au poète un éblouissement d'autant plus intense qu'il était celui de la première découverte). Mais sa famille émigra bientôt pour s'en venir à Kars, ville qui se trouvait sous la domination russe. C'est là que Tcharentz, de son vrai nom Soghomonian, (Salomon, — ce qui explique l'antithèse du pseudonyme), fit ses études primaires et secondaires. En 1915, à dix-huit ans, il

s'engage avec maints de ses camarades comme volontaire dans les troupes de choc que levait la Russie pour aller combattre les Turcs. Les massacres avaient soulevé en tout Arménien un immense besoin de revendication et de justice. Tcharentz prend donc les armes et pousse jusqu'au lac de Van. Les affreux carnages qu'il vit et qu'il dépeint dans *l'aurore épique* n'ont rien de littéraire. En 18, c'est la proclamation de l'éphémère République Arménienne Libre, qui parut, un temps, consoler de six siècles d'occupations persane, turque et russe. Tcharentz se trouve alors à Erévan. Nigol Aghbalian, Ministre de l'Éducation Nationale, révèle au grand public, par un article éclatant, les dons du poète. Celui-ci devient secrétaire du Ministre, place tout honorifique, qui lui laisse le temps d'écrire comme il l'entend. Mais la République disparaît dès sa deuxième année d'existence. Les Turcs reprennent les anciens territoires, et Tcharentz, considérant que sa culture est insuffisante décide de partir pour Moscou. En 1920, il adhère au parti de Lénine. Il devient un de ses plus fidèles compagnons. Il avait emporté dans ses bagages deux livres de poème : *l'aurore épique* et la *légende dantesque*. Bientôt, modifiant son style, il va publier *Les foules en délire*. C'est le plus rocailleux de ses ouvrages. (A tout dire, l'unanimité était alors à la mode en Europe, en conséquence des guerres ; et il était fatal qu'un poète aussi engagé aidât de toute sa fougue ce mouvement qui voulait avant tout retrouver « le sens de l'humain »). Le choc de Tcharentz sur la jeunesse fut très vif. Il devint chef d'école. Avec lui s'ouvrait une nouvelle littérature, celle de l'Arménie Soviétique, la seule qui resta du démembrement de la République. (Et, certes, il y aurait beaucoup à dire...) L'influence de Tcharentz sur les jeunes écrivains persista jusqu'en 1935. Beaucoup d'entr'eux ont raconté ce que fut l'homme et ce qu'il leur apporta. Il était revenu à Erévan. Et c'est là qu'il fut emprisonné sur ordre du Parti Communiste Arménien.

On ne sait trop quand il prit goût à la drogue. Il ne semble pas, en effet, que le succès, ou les combats politiques, aient pu apaiser les frustrations dont il souffrait. Son instabilité conjointe à son génie, je l'ai dit, brûlait plus loin, et l'on peut douter que ceux qui l'approchèrent

de croître. On le traduit. Et le voici, de nouveau, un des maîtres de la jeune école.

Ce n'est pas, en ce qui me concerne, l'aspect politique de l'œuvre de Tcharentz qui me touche. Je n'y crois guère, ou, plus exactement, je vois trop, à la lumière des événements qui se déroulent, combien l'authenticité de tels engagements l'emporte en qualité sur l'inévitable ragoût de l'ordinaire. Mais encore n'est-ce pas à cette différence criarde qu'il faut, à mon sens, constater la grandeur de Tcharentz, mais bien au niveau de sa sagesse et j'oserai dire de son prophétisme natif. Cet homme trapu, laid, dit-on, est d'une trempe peu commune. Il casse le sens, d'abord, que l'Arménie se fit, à tort ou à raison, d'un poète. Ce n'est pas en vain que les frontières sautent en lui, qui fut pourtant le plus rivé des hommes au lieu natal, ni par assaut de démesure. Mais surtout parce qu'il veut modifier les références essentielles entre l'homme et lui, entre l'homme et l'univers. N'est-ce pas là ce qui angoisse tout véritable poète et se peut-il que l'un d'entr'eux puisse respirer, sans s'interroger sur la valeur de la face des dieux ? C'est dans cette quête que Tcharentz découvre sa race. On dit qu'il fut une sorte de mage du matérialisme, et c'est vrai. Son ambition secrète ne fut pas autre chose, peut-être, que de retrouver un art de vivre nouveau et, partant, une pensée nouvelle dont il lui parut que toute poésie, fatiguée de ses vieux pouvoirs était avide. Paradoxalement, et par simple conséquence, ce qui me frappe en lui c'est la présence des anciens — ceux qui pensaient le monde en même temps qu'ils en vivaient la musique. Omar Khayam ou quelque nouvel Héraclite, mais sans rigueur et comme par gourmandise. Un poète philosophe tout effréné de vivre et pour qui tout est toujours trop peu.

Toute politique sera toujours dépassée par le poète. Ce que Tcharentz a concédé, comme tant d'autres, à l'action sociale, c'est une occasion de lyrisme, et l'expérience qui la soutient. Mais il va sans dire que le poète préservait d'instinct ses risques de débordement. Amours, boissons, drogues proposaient d'autres duretés et d'autres disciplines. Ce sont là des diables rigoureux. De là cette générosité inlassable vis-à-vis d'autrui, qui compense cette stricte mise à sac et à

Tcharentz est avec Maïakovsky le plus grand poète de la révolution russe. Ce qui est bien dans les traditions de l'Arménie: elle hait le médiocre et se veut aux premiers rangs. Après avoir donné à Byzance quelques-uns de ses plus grands empereurs, elle se devait bien de fournir à Moscou certaines de ses plus fortes têtes.

l'aient réellement connu, et aient compris la singularité de ce qui le dévorait. (Plus on avance dans la découverte d'un être, plus on voit se troubler l'« histoire » et s'amenuiser nos certitudes. Le vrai exigerait un don d'ubiquité). En prison, privé de drogue, sa vie devint un supplice. Ses voisins de géôle racontèrent qu'ils l'entendaient hurler. Un matin, on le trouva mort près d'un pilier de ciment. Il s'y était brisé le crâne. C'était en 1937. Il laissait deux filles, qui vivent encore. Après la mort de Staline il fut réhabilité. (Le mot a je ne sais quoi de grotesque...) On réédita son œuvre. Outre les ouvrages cités, elle comportait *Ballades et Poèmes*, *Le Livre de route*, des poèmes divers et des quatrains non réunis en recueil, et deux écrits de prose, *La terre de Naïri*, qui est un roman, et des *Souvenirs de la maison de correction d'Erévan*.

On découvre peu à peu de nombreux inédits éparpillés dans diverses familles. Depuis que Mikoyan vint proclamer à Erévan la grandeur du poète et fit la levée d'écrivains de son œuvre la renommée de Tcharentz ne cesse de se répandre et

de lui-même. Est-il rien de plus ascétique que ce qu'on dit être un vice ? Et qui réclame plus d'affreuses vertus, et je dis affreuses dans le sens d'une surenchère d'exigences morales. On s'abuse étrangement quand on pense qu'un vice est chose qui se laisse aller. Voyez nos banquiers ! Est-il rien qui exige plus de sacrifices, d'assumations redoutables, de longs calculs, de préméditations complexes, de stratégies difficiles de soi à soi, de repentirs et de supputations infinies ? Est-il rien, somme toute qui exige de consommer autant d'intelligence ? Et pour peu que l'usage d'une passion soit tout alimentée des nécessités de l'esprit et de ses besoins de logique, et d'une logique qui veuille se vivre et non point tant se rêver, quel accroissement du génie et quelles découvertes ! N'est-il pas grands que la drogue ou l'alcool aient guéri Tcharentz des ambitions de César, cachées sous toute peau humaine, qu'elles se soient faites préférer aux honneurs ordinaires de quelque Académie où des gens confectionnent leur sens de l'humain « exemplaire » ? Imagine-t-on Tcharentz semblable à ses laudateurs officiels

(Շար. Ա. էջէն)

չեւ հիմա եւ որուն ծնունդ տուաւ ան — շուշտ նոր բանաստեղծին արարչական ձեռքը :

Նոր բանաստեղծները բարդ մեքենայի մը կնճռոտ եւ առեղծուածային մեքենա-վարներն են : Իմացականութիւնը հասած է կէտի մը, որմէ անդին գլխիսիչ անէու-թիւնն է, ժամանակէն ու միջոցէն դուրս :

« Մանրամասնօրէն նկարագրելէ, իր բո-լոր գրութեան լոյսներուն մէջ տալէ ետք արտաքին աշխարհը, այժմ բանաստեղ-ծութիւնը հետազոտութեան նոր դաշտեր կը փնտռէ, սուղեկերով մարդկային էութեան գաղտնածածուկ խորութիւններուն մէջ » :

— Հիմա խօսքը քուկը է, սիրելի Յարութ, ի՞նչ է բանաստեղծութիւնը քեզի համար, այսօր : Ի՞նչ ունիս աւելցնելիք Ահարոնի եւ քու ըսածներուդ վրայ : Քեզմէ մէկ յետոյ խօսքը պիտի տամ Ձուլային :

Յարութ երկար պահ մը կը խոկայ, գլուխը հակած կուրծքին : Ապա, հատիկ հատիկ, կանգ առնելով իւրաքանչիւր բառի վրայ .

— Շատ բաներ... : Անսպառ նիւթ է, կարելի է օրերով խօսիլ, խորհրդածել, խոխոխ : Ինչպէս բոլոր միւս արուեստներուն մէջ, երաժշտութիւն, նկարչութիւն, բանաստեղծութեան մէջ ալ կայ մաս մը, կը հասնինք տեղ մը որ դժուար բացատրելի է : Ահարոնն ալ, ես ալ, եւ բազմա-մաթիւ ուրիշներ, շատեր, մեզմէ շատ աւելի մեծեր, շատ աւելի գեղեցիկ վերլուծումներով ջանացած են պատասխա-

նել հարցումիդ — Ի՞նչ է բանաստեղ-ծութիւնը :

Բացատրութիւն մը տամ, որ համեմատաբար նոր է. բացատրութիւն, զոր գտած եմ Ռօլան Ծը Ռէնէ-վիլի մէկ գիրքին մէջ : Հաւանաբար ինքն ալ առած է ու ըրիչէ մը. որմէ՞, ո՞ր տեղէն, չեմ գիտեր :

Ենթագիտակցութիւնը կայ ամէն մարդուն մէջ : Երջանակ մը գծենք, որուն ամբողջ մակերեսը սեւ է : Ճիշդ կեղծորդին ճերմակ կէտ մը : Այս ճերմակ կէտը ամէն անհատի արտաքին գիտակցութիւնն է : Հետեւեւեք երկու ընթացք կայ, արեւելեան եւ արեւմտեան : Առաջինին մէջ անհատը, կեղծորդի այդ ճերմակ կէտը ուրեմն, կը գոհարեմէ իր Եսը այն ամբողջութեան, որ կը գտնուի իր շուրջը, կ'ընդերուզուի, կը միանայ այդ շրջա-նակի մակերեսի սեւին : Ուրիշ ձեւով մը ըսենք՝ կը մերժէ գիտակցութիւնը, եւ կը միանայ բանի մը որ տիեզերքն է : Ուրիշ խօսքով կը ջնջէ իր Եսը, հասնելու եւ միանալու համար ընդհանուր ենթա-գիտակցութեան, համամարդկայինին :

Ընդհանուր բառով մը կ'որակենք այս ընթացքը՝ արեւելեան միսթիսիզմ : Արեւմտեանը կը հետեւի ուրիշ ընթացքի մը : Միշտ նոյն սեւ շրջանակն է եւ կեղծորդի նոյն ճերմակ կէտը : Այս վերջինը փոխանակ միանալու շուրջի սեւ մակերեսին, հետզհետէ կը ջանայ ընդլայնել իր արտաքին գիտակցութիւնը, նօսրացնել իր շուրջի սեւը : Այս վերջինը հեղադրական տեղի կուտայ կեղծորդին տարածուող

qui, excusant ses erreurs, se dilatent niaisement sur leur géniale contrepartie ?

Autre chose me touche. Le débridé mystérieux de son art, et sa science volontairement voilée. Il ne faut pas s'y tromper, Tcharentz avait couru beaucoup de routes. On le voit bien à lire les circonvolutions de ses styles. Chacun exige une remise en question. Chacun constitue un acte de désobéissance salutaire. Il n'inventorie pas, avec ferveur, comme Varoujean, les grandes rhétoriques et ne s'interroge pas sur leur bien-fondé.

Dès le départ, Tcharentz opte pour un style net, simple, privé d'images, ne redoutant pas le prosaïsme s'il dit bien la chose. Chez Varoujean, homme qui connut la contrainte, la vie couve sous le langage ; elle le modèle, l'excite et ne peut filtrer qu'à travers lui. De là le soin apporté aux mots porteurs de vie. En Tcharentz éclate le phénomène inverse ; la vie et ses événements ont débordé les mots. Dès lors, un souci de littérature pure n'est plus utile ni même concevable, il détruirait l'afflux des réalités extérieures. C'est comme par jeu que Tcharentz se voit artiste. On ne peut se cacher, du reste, que son appartenance originelle rattachait ses passions, quelles qu'elles fussent, à l'Orient natal. Qui cachait-il, au fond, sinon l'ombre de ce vieux pacha des légendes, traînant son harem de délectations tout autant que le sabre ? Il n'a pas caché dans ses poèmes son goût pour la poésie persane. Il lui emprunte des formes savantes pour y couler une substance très simple. Mais il flairait en cette Perse plus une chance et comme un besoin d'incarnation heureuse, qu'un excès de raffinement verbal. Ses premiers recueils montrent à travers quelques influences inévitables, (celles des poètes musulmans et celles de ses grands prédécesseurs arméniens), ce libre jeu qui se satisfait moins à écrire qu'à vivre. C'est un fait que Tcharentz est sans cesse au delà de sa plume, et que lui, qui écrivait beaucoup, ne fut pas lié par l'écrit. C'est important pour une vie d'homme et je ne doute pas que les revendications qu'il exposait aux jeunes gens, à Moscou ou à Erévan n'eussent beaucoup de poids. L'expérience avait longtemps frotté les mots, et ce n'est pas en vain que le poète en appelait aux libérations vraies des formes et des usages de son art. Toute sa vie avait été escortée

d'exercices. Il connaissait les raisons de l'infidélité ou des désordres apparents. Savant de toutes ses cicatrices... il suffit d'écrire sur lui pour mesurer les repentirs, les dérobades, les élancements de sa vie, et combien il est difficile d'en parler sans trop de sottises...

Je ne cache pas que j'aime me pencher sur une telle nature et sur quelques autres, issues d'Arménie. Aussi bien, encourant volontiers des critiques, je dirai que j'ai aimé à ce qu'elles escortent mes années. Elles m'ont beaucoup appris et je les trouve grandes. Bien plus, je l'avoue, que celles de maints autres, plus célèbres. Je n'ambionnai rien de plus que d'attirer un peu d'attention, et selon mes moyens, qui sont courts, sur leur originalité. Elle débouchait sur des sacrifices effroyables. Il me semblait que la ferveur dont on entoure d'authentiques poètes se faisait rare, et qu'il y avait, pour un d'entr'eux, comme une nécessité toute sainte à tendre naïvement la main vers des œuvres qui furent payées d'un si grand prix. Ce qui fut une découverte exotique, et le fruit d'un voyage imaginaire, devint peu à peu, une constance, sans même que fut fait un effort, tant surabondait le plaisir, et la tendresse. En vingt-huit ans d'échanges semblables on acquiert des habitudes et je ne dis pas qu'elles soient toujours bonnes. Mais quoi... encore que je ne sois spécialisé en rien, l'aventure des grands vivants d'Arménie m'est familière et le lecteur serait bien surpris si je lui découvrais tout ce qu'elle m'apporta de très doux... La récompense passa de loin ce qui pourtant n'exigeait aucune promesse... Ainsi Tcharentz, qui ne crut pas à la sagesse de Salomon, succède-t-il à Varoujean qui porta toute sa vie un conflit qui se voulait amoureux de sagesse, celle du sel, il est vrai. Et tout cela baigné en eux de jeunesse ; tout cela vécu au plus vif de soi... Au point que je ne crois plus au royaume des Ombres, même en rêve, tant celle-ci, comme on les nomma, et si mal, me firent leçon de réalité et de la plus tangible.

Nous énumérons, Poladian et moi, toutes les raisons de notre ferveur. Mais en est il une seule qui vaille le simple enchantement, alors qu'il s'éleva de vies aussi terribles ?.. au point que je ne sais plus conclure et ne le veux pour rien au monde...

Վ. ԹԵՔԵԱՆԻ

« ՃԵՂՔՈՒԱԾ ՄԱՆՐԱՆԿԱՐ »Ը

ներուն Չարլզ Լինտոլը կը գրէին առեւանգումը, — հարուածը ուղղուած է ամերիկեան քաղաքակրթութեան սրտին, անոր հոմանիշ բարձր — դրամատիրական դասակարգէ ընտանիքի մը եւ մանաւանդ՝ այդ ընտանիքի այրերուն: Փրոֆ. Սլոթքի ցոյց կուտայ թէ ինչպէս առեւանգումին յաջորդող առաջին օրերուն ամերիկեան մամուլը կը սեւեռէր Փաթթիի հօր ու նշանածին՝ Սթրիվերի վրայ, մանաւանդ նշանածին անկարողութեան վրայ, որ թէեւ ոչ — սեռային այլ պաշտպանողական անկարողութիւն մըն էր (անզէն նշանածը չէր կրնար արգելել զինուած առեւանգողները), կը տեսնուէր, երբեք իր ցօրէն, իբր ճերմակ այրին քաղաքական ու գրոցէ նոյնիսկ սեռային անկարողութեան «փաստ» մը:

Միւս ժամանակ, թերթերը ու հեռատեսիլի պատկերասփռումները կ'ողողուէին Փաթթիի Հըրսթի մասին «լուրերով» ու լուսանկարներով, որոնք ճերմակ աղջկան անմեղութիւնն ու անպաշտպանութիւնը կը շեշտէին, — կաթողիկէ աղջկան հարգողութիւնն առած օրուան նկարներ, կոյսի ճերմակով հագուած պոստիւթեան ու աղջկանութեան նկարներ, հօրը հետ քաշուած լուսանկարներ՝ որոնք փոքր ու վտիտ աղջիկը կը հակադրեն, ծանրամարմին սակայն առողջ հօր հետ: Երբ սկսեալ երկնալ առեւանգումը, փոխուեցան լուրերը: Նախ՝ սկսեալ շեշտուել երկու իրականութիւն: Առեւանգողները մասամբ «Սիմպայոնիզ լիպըրէշըն արմի» սեւերն էին (այսինքն՝ ոչ — ճերմակ, ճերմակի քաղաքակրթութեան թշնամի ու սեռային օրէնս յարձակ) եւ կամ՝ սեռային ապականութեան երկնալ ճերմակներ, մանաւանդ կիներ, որոնք երկու սեռերու հետ ալ սեռային յարաբերութիւն ունեցած էին: Անոնց վտանգը քաղաքական վտանգ մը չէր, անոնց մասնանշած քաղաքական դատին մասին չէր արժեք մտածել, — սեռային ապականումն էր «բուն» վտանգը:

Այս միջոցին, հիմնականօրէն կը փոխուէր հեռատեսիլի խօսակերպը «եղանակը» եւ խօսերու ձեւը, ու նոյնը կը դրացուէր դրատը լրատուութիւններու մէջ: Միւս լրատուէր Պրն. Հըրսթը եւ Էֆ-Պր-Այը, որոնք շին կրնար գտնել ու փրկել Փաթթիին, ճերմակի անկարողութիւնը ցոյց կուտան եւ ուրեմն նուրբ մտղեր մը թրջալը կը սխալն դառնալ. պետական կարգ մակերպութիւններու անձարակութիւնը կը շեշտուի եւ լրատուները կը սկսին հարցնել, — ո՞վ պիտի փրկէ Անգ (ոչ Փաթթիին, այլ մե'զ՝ այս սպառնալիքէն): Միւս ժամանակ, Փաթթիի Հըրսթը կը դատնայ ալ կասկածելի կին, որովհետեւ կ'արձանագրէ իր «Նոր խօսքերը» ձայներով մը վրայ՝ ուր կ'արտայայտէ ոչ միայն քաղաքական, այլեւ անձնական (իմա՛ սեռային) նախընտրութիւն, «Սիմպայոնիզ» առեւանգողներուն հանդէպ: Յանկարծ լրատու հաստատութիւնները հրատարակել կ'ողողեն «նոր լուրերով», որոնց շատեր ծանօթ էին՝ սկիզբէն:

Փաթթի վտարուած էր կաթողիկէ դպրոցէ մը, թմրեցուցիչ գործածելու յանցանքով: Փաթթիի կոյս մը չէր, այլ բաւական սեռային փորձառութիւն ունեցած էր անցեալին ու երկար ատենէ ի վեր կը կենակցէր իր «կասկածելի» նշանածին հետ, որ փիլիսոփայութիւն կ'ուսանէր (անփաստահի բան, տկարութեան նշան ըլլէ մը ամէն տեղ, բայց մանուսնից Սիմպայոնի մէջ: Ո՞ր կարող ճերմակ այր մարդը փիլիսոփայութիւն կ'ուսանի...): Ուրեմն՝ գրոհ մը, կնոջ անցեալին վրայ, որուն նպատակն է փաստել ճերմակի նեթազիտակցութեան որ վտիտ պէտք չկայ, ոչ — ճերմակին սեռային ու քաղաքական պայքարները չեն համոզած ճերմակ միլիտանտներին աղջիկը, որ «դաստիարակ» ըլլայ, — անիկա ի հիմէ փոսած անձ մըն էր, զիս հարուստ մը եւ ոչ այն ներկայացուցիչը կուսական աղջկանութեան, զոր ստեղծած էր նոյնինքն ամերիկեան լրատուական հաստատութիւններու համալիրը:

Այս միջոցին, երբ Փաթթիին կ'այսպէս նուրթի թերթերու մէջ ու իր հայրը իբր անկարող հակայ կը ներկայացուի հանրութեան, Փաթթիի մայրն է հերոսուհին, կին մը՝ որ յանդիմանէր կը դիմադրուէ ամէն դժուարութիւն, իր պարատական տան մէջ պահուած, շրջապատուած լրատու հաստատութիւններու ներկայացուցիչներ

րուն կողմէ, որոնք կը հակադրեն ճերմակի առաքինութիւնները ներկայացնող մայրը՝ ապականած աղջկան հետ: Իսկ յանցաւորը, — թմրեցուցիչներն ու սեռային անիշխանութիւնը: Առեւանգումը հիմա առիթ մըն է յարձակելու՝ ամէն ձեւով անբաղձալի ճերմակներու վրայ, կիներու «ազատագրումի» ներկայացուցիչներուն վրայ, ինչպէս նաեւ, անշուշտ, սեւերուն վրայ:

Երբ վերջապէս «փրկուեցաւ»՝ ճերմակալուեցաւ Փաթթիի Հըրսթ, զինք քարկոծելու պատրաստ էին շատեր: Զէ՞ որ նոյնիսկ «Սիմպայոնիզ» հրոսակի սեւերուն սպանութեանէն ետք ան շարունակած էր ապրիլ ստորերկրեայ, փախտականի կեանք, ապացուցանելով իր հիմնական ապականումը, սեռային ու թմրեցուցիչ շահան «գետնի» վրայ: Այս բոլորին մէջ, ո՞չ մէկ խօսք, «Սիմպայոնիզ» հրոսակի հիմնականօրէն քաղաքական ընդլայնմանն ու խուսափումը՝ սա հարցումէն, — արդեօք սեռայինն ու քաղաքակրթական մը ունէի՞ն, արդեօք Փաթթիի Հըրսթի դաստիարակումը վտանգուող չէ՞ սա պատճառով, որ կը մատնանջէ այդ երկուքին հիմնական միացումը:

1600ի կարմրամորթներու առեւանգումները սեռային վտանգ նկատող Ամերիկացիներ, որ երբեք չուզեց ընդունիլ իր կատարած ցեղասպանութիւնը ու անոր միանդամօրէն քաղաքական ու սեռային բընոյթը, կըրցաւ գործածել պատումի հին կառուցներ, բառուպոյական ֆիլմերու մէջ յաւերժացած մտածելակերպեր, սրբապի նորէն մերժէ տեսնել սեռային — ցեղային — քաղաքական հանդուցը, «Սիմպայոնիզ բանակ»ի Փաթթիի Հըրսթի առեւանգման խնդրին մէջ:

Արդեօք ե՞րբ հայ մամուլը պիտի համարձակի վերլուծել թուրքահայ «կապը», 900 տարի տեղող պայքարը, որ թուրք-իսլամ քաղաքականութիւնը, ցեղապաշտութիւնը եւ սեռային դրոյթը կը պարտադրէին միաժամանակ եւ անբաժանելիօրէն, Հայուն վրայ: Որքան ատեն որ կ'օրօր — ինք մեր հին ու արցունքոտ պատմութիւններով եւ կը մերժենք վերլուծել թուրք — Հայ պայքարին սեռային ընդլայնման, անտեսական արմատներն ալ, ու միաժամանակ քաղաքական իրականութիւնը, այնքան ատեն կոյր պիտի մընանք: Գրականական վերլուծում՝ պատմի կառուցներուն, կենսական քաղաքական վերլուծում մըն է նաեւ:

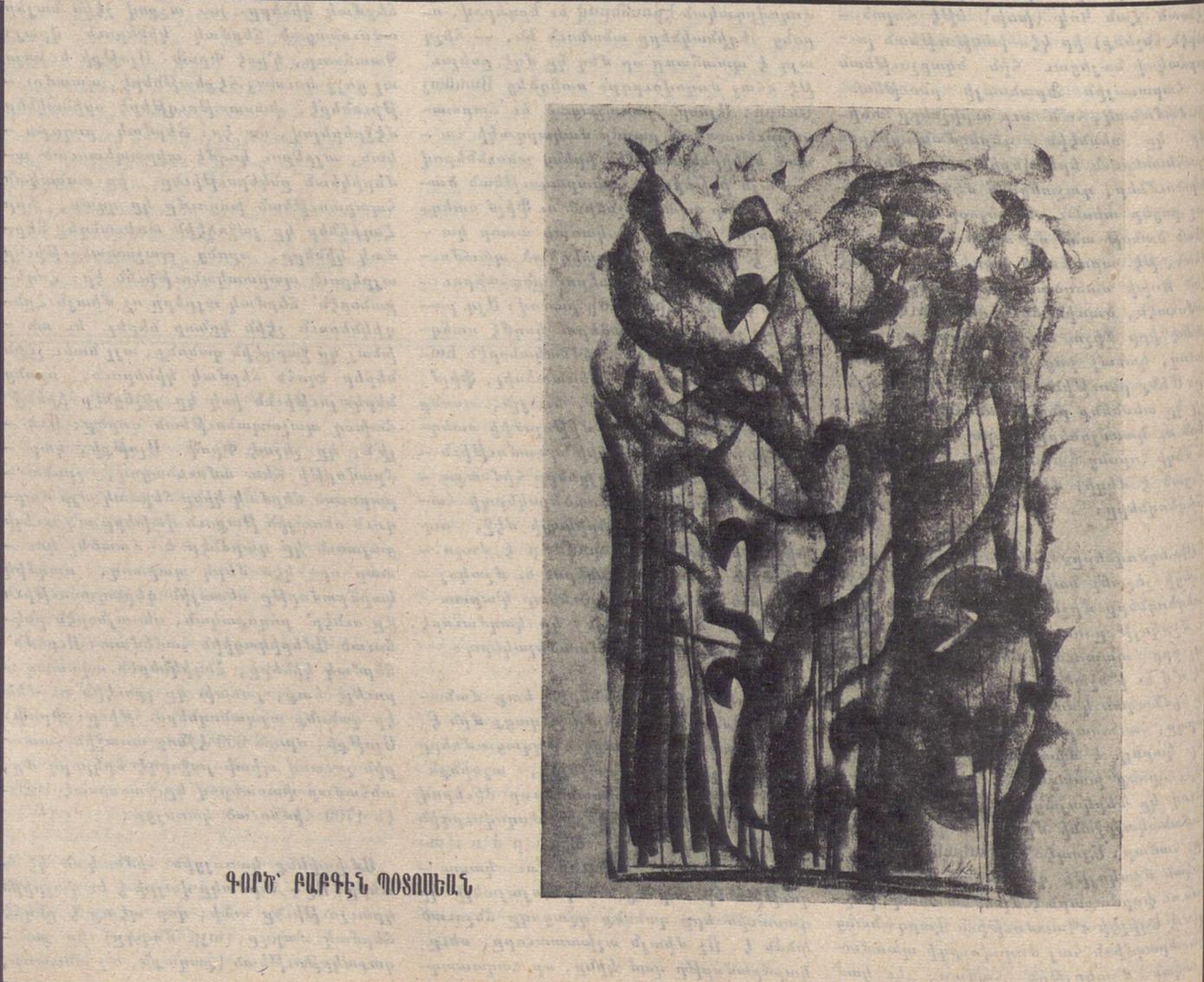
ԽԱՉԻԿ ԹԻՕԼԵՕԼԵԱՆ

Վերջերս լոյս տեսաւ Վեհանոյ թեք — սեռի ճեղքուած Մանրանկար վերնագրով պատմութիւններու հատորը, Սեւան տպարանէն, Պէյրութ, Արեւ Մանուկեան Մշակութային Հիմնադրամի ծախքով: Գեղատիպ հատոր մը, կողքին վրայ Ասատուրի գծանկարով մը: Վ. Թեքեան որ արդէն հեղինակն է բանաստեղծութեան երկու հատորներու, կապույտ Ապրիլ (1969, Սեւան), եւ Ուտրէ (1974, Համազգային), հաւանաբար այսօրուան Սփիւռքի (ինչ որ կը մնայ անկէ) ամէնէն ծանօթ, սիրուած, եւ ամէնէն բեզուս գրիչներէն է, իր բանաստեղծական արտապրութեամբ: Հրապարակ կու դալ այսօր իր արձակով, որմէ «Յառաջ» արդէն իսկ ճաշակ մը տուած էր:

Գիրքը, երկու մասի բաժնուած, կը պարունակէ 10ի շուրջ պատմութիւններ, որոնք, ինչպէս կ'ըսէ հեղինակը հանգամանաւոր եւ նշանակալից ներածականի մը մէջ, կը փորձեն «տարբեր տեսանկիւններէ բռնել մէկ եւ միակ իրականութիւնը պատերազմին»: Պատերազմը Լիբանանի քաղաքացիական պատերազմն է, եւ պէտք է խոստովանիլ որ Վ. Թեքեան առաջինն է որ համարձակած ըլլայ պատմելու, պատմել փորձելու անկէ իր տեսածն ու ապրածը: Հեղինակին նայուածքը կը կեղրոնանայ անձերուն վրայ, կը ձգտի վերականգնանայնել պատերազմի ցոլացումը անոնց հոգեվիճակներուն եւ արա —

Մ. Ն.

Imprimé sur les presses du Journal «Haratch» 83, rue d'Hauteville 75010 Paris
Commission paritaire : N° 55935



ԳՈՐԾ ԲԱԲԳԷՆ ՊՕՏՈՍԵԱՆ

ԿԻՐԱԿԻ
Մ Ա Ր Տ
5
DIMANCHE
5 MARS
1978

ՀԱՐԱՇ

ՄԻՏՔ ԵՒ ԱՐՈՒԵՍՏ

HARATCH

LE SEUL QUOTIDIEN ARMÉNIEN EN EUROPE OCCIDENTALE

Directrice : ARPIK MISSAKIAN

83, RUE D'HAUTEVILLE, 75010 PARIS

— Tél. : 770-86-60 — Fondé en 1925

C. C. P. Paris 15069-82 E 571027317 A R. C. PARIS

ԲԱԺԱՆՈՐԴԱԳՐՈՒԹԻՒՆ

Ֆրանսա Sup. 200 ֆ. Վեցամսեայ 110 ֆ.
Արտասահման Sup. 230 ֆ. Հատը 1 ֆ. 30

LE NUMERO 1,30 F

Օ Ր Ա Թ Ե Ր Թ
ՀԻՄՆԱԳԻՐ Շ Ա Ի Ա Ր Շ Մ Ի Ս Ա Ք Ե Ա Ն

Fondateur : SCHAVARCH MISSAKIAN

53^e ANNÉE — N° 14.069

ՅԱՆՈՒՆ ՅԵՂԱՓՈՒՆՈՒԹԵԱՆ ՆԵՐԿԱՅԻ ՈՒ ԳՐԻ ՍԻՐԱԲԱՆՈՒԹԵԱՆ

Ո՛րք ես, Արքայ՝ —
Արք, ժամանակն է յայտնութեան —
Երբոր տակաւին հոգիներու մէջ
Պանուխներն կան որ չեն անուշցած,
Անրակներու համակերպութեամբ՝
Կեանք մահուան չափ չէ հասարակցած :

(ԶՈՒԼԱԼ)

Պետք է ապրիլ, զետեղուիլ դոյութեան
մէջ. մարմին ըլլալ, շօշափելի, ամբողջ-
լական եւ հազորդական այնքան որ հո-
գեկանը ցոլանայ ֆիզիքական իրակա-
նութեան մէջ. տեսանելի, ներգործական
ու զեղեցիկ՝ ըլլալու համար ցանկալի :

Պետք է գրել, ազատ ապրելու համար.
միակ առիթ՝ շօշափելու համար գոյու-
թեան անկախութիւնը իր անձնական
փորձուածքին եւ հասարակական բաց-
ւածքը : Ոչ, իբր հաճոյքի նոր եղանակ կամ
ձեւ մը սիրելու, այլ որովհետեւ գիրքը

Գրեց՝ Հ. ԱՒՓԱՅԷԼ ԱՆՏՈՆԵԱՆ

մտածութիւն է հիմնովին եւ մտածու-
թիւնը իբր նպատակ ունի հաւաքակա-
նութիւնը :

Գրել անցեալի եւ ապագայի դէմ պայ-
քարելու համար, որպէսզի ներկան ապրի :
Անա խօսքս :

Եւ ահա,
Պահանջը յեղափոխութեան :
Ներկան չէ իրականացած իբր ներ-
կայ. եղած է երէկ եւ եղած է վաղը, եր-
բեք այսօր :

Ընդգծում քէ հիասթափութիւն :
Պատկերը ազգային մեր իրականութիւնն
է, (վերջին ժամանակներու) որուն դի-
մաց կանգ կ'առնէ մտածութիւնը ... Եւ
գրողը ապրուած երկու այլ բառերուն՝
առաջարկած իրականութեան եւ պատճա-
ռած տարեաններու խօսքը կ'ուզէ ըլ-
լալ : (*)

Ընդգծիլ կը նշանակէ ծառանալ բողո-
քով լի, կացութեան մը զիմաց որ այ-
լեւս անհանդուրժելի է :

Հիասթափիլ, աւելի բացայայտիչ է իբր
կոր. աւելի շօշափելի է եւ հոգեբանակա-
նօրէն աւելի ազդեցիկ, եւ պահանջուած
վերակ մըն է, անհրաժեշտ պայման դի-
մազբաւելու համար գոյութիւնը իր առ-
կայութեանը մէջ :

Պատրանքաւոր ըլլալ եւ կամ ժողո-
վրդական պատկերաւոր բացատրու-
թեամբ ամպերէն վար իջնել, ըլլալու
համար մօտը այն իրականութեան ո-
րուն ուշ կամ կ'առնուի, այսօր կամ վաղը
պետի հանդիպելը. մէկ խօսքով, այսինքն
ամէն անգամ երբ մեր ներքին մտեմու-
թեան մէջ անկեղծօրէն կը խօսակցինք
մեր նս-ին հետ, մեր կեանքին ամբողջ-
լական տիրապետութեան փափաքով,
խուսափելով՝ որ մեր կեանքը ցրուի թե-
թեւ ծիւղիկներու խողերուն ենթակայ,
հետո իր բնական ծոցէն, կորուցելու հա-
մար անանձնական շարժումի մը մէջ, որ
կրկնութիւնն է լոկ անդէմ ժամանակի մը :
Պահանջուածը միութեանկան աշխա-
տանքն է. ծրագրի մը ամբողջական
ցումը, այսօր, նորոգելու համար մեր
ներկայով, շարժելու համար մեր ինք-

նութիւնը գիտակից ու վնասակա՛ն :
Այն ատեն պաշտպանուած կ'ըլլանք
միապաղաղութեան թմրեցուցիչ ներար-
կումներէն, ունենալով մեր ինքնուրոյն
հողը պատմութեան մէջ, որուն կը պատ-
կանինք՝ յատկապէս մեր եւ մեզի յատուկ
կեանքին յիշատակով եւ հաւատարմու-
թեամբ, բայց եւ միանգամայն ճոխացու-
մով, այժմէականացումով եւ մատնանը-
ւած ցանկալի ապագայի մը կարելիու-
թեան մը սահմաններէն դուրս նետուելով,
ըլլալու համար յարատեւ ներգործու-
թիւն :

Արգարեւ շատ ցանկացինք եւ բերաւոր
կարելիութիւններ պարեցին մեր գոյու-
թեան հետ : Հիմա նուազօրէնը յոգնած
են այլեւս, եւ ժամանակը իր միապաղաղ
կշռովով ոչինչ կը ներշնչէ պարզուն-
բուն. եւ իրենք, պարզ գոյութիւն, փո-
խազարձ յուսախաբութեան մատնուելով
սկիւմայ կ'ըլլան յուսահատ հանգիստ
տեսները, փոխազարձ իրենց լքումին :

Երկար եւ շատ երկար պարել առինք
Արգարեւ իր բազմաբովանակ կարելիութիւն-
ներուն հետ, զիմովցած լոկ անցեալի իր
զեղեցիկութեան հրապոյրով, առանց եր-
բեք հանդիպելու այն կարելիութեան, որ
իր գոյութեանկան պատուած ներգործու-
թիւնը պիտի ըլլար :

Ազգը միայն ձեռնունայն ու ... ծերա-
ցած. եւ այլեւս անհրապոյր ըլլալու վը-
տանդէն սարսափած կ'ընդզլի այժմ ու
հիասթափեցուցիչ վերջին իր սլաքներով,
առաջին իր երկատարը զեղեցիկութիւնը
կերտող՝ մեծ զերակատարներուն դամբա-
նականը արձանագրելէ առաջ, կ'ըլլայ
վերջին, յուսահատական, ցնցիչ ազդա-
կը անոնց, որոնք վարեր ամբողջ եղան
նեցուկը Արգարեւ, թէ — գզայշ, տակաւ
մեզ է որ կը քաղէք : Լեզուն է որ կը
նահանջէ միշտ աւելի եւ հայազրոյժ վար-
ժարանները վերջին ճիւղ մը կ'ընեն կո-
րուտէ փրկելու օտարութեան մէջ, միշտ
աւելի սուբուղ. հայրերինը :

Տրամը այժմէական է եւ անոր ողբեր-
գակ հորովոյժը տարածական է, բազ-
մատեսակ ընդգրկումներով :

Արժէքներու պայքարն է, անապատա-
ցած տափաստաններու վրայ, ուր ամէն
մէկ ձայն լոկ իր արձանագրով է զօրա-
ցած, եւ ամէն հեւք մահաշունչ իր յու-
սախափ ճիւղերուն մէջ է ինքզուրեւ. եւ
ինքը իսկական ոճրագործը զիմակաւոր,
ներկայութիւն մըն է անյայտ : Ներկայու-
թիւն մը որ նուաճած է վերջնականօրէն
եւ պահանջուած Անցեալ, եւ որուն համար
ապագան ծաղրանք մըն է. հետո իրա-
կանանալու ամէն կարելիութենէ :

Ներկան, որուն հերոսն է, որու ճի-
րաններուն մէջ ինկած ենք ազգովին՝
պարպած մթերանոցները մեր անցեալի
եւ անիմաստօրէն կ'առչած մեր ինքնա-
խաբէութեան՝ փայլուն ապագայի մը

(Շար.ը կարգաւ 9. էջ)

(*) Հոսող ժամանակի յարաբերականու-
թեան արձանագրողը չէ ան, այլ կը գրա-
դի մշտապէս իրականութեամբ ու մնայուն
ժամանակով : Գրողը (հակառակ լրագ-
բանին) չանջատուի իր գրածէն. ան ինք-
զինքը կը գտնէ իր գրածին մէջ. իր ներ-
քին ապրումն է որ կը ցոլացնէ եւ ոչ ար-
տաքին երեւոյթներու եւ դիպքերու գրա-
ւոր հաղորդումը :

KOMITAS ou la limpidité

Il n'est assurément pas de plus grande figure de musicien en Arménie que celle de Komitas, si ce n'est peut-être le groupe des merveilleux anonymes à qui nous devons tant d'admirables chansons populaires ou de nobles charagans, mais il n'en est pas de plus méconnu. C'est une étrange difficulté dans le destin de ce maître que de n'avoir pas eu, en son pays même, d'héritier réel. Je m'en étonne depuis trente ans. Et pourtant, je ne pense pas qu'une approche sérieuse de la musique arménienne puisse se faire, sans examiner de près l'apport de Komitas, et le style de l'homme. Jalouser sa gloire, en secret, oser même — fort de quelque petite école occidentale — corriger, modifier, vulgariser et finalement souiller, ce qui constitue le plus pur de son art, tout cela a été commis maintes fois, avec une désinvolture singulière, que nul ou presque en Occident ne risquerait sur un autre compositeur. Il en va comme si on reprochait, par exemple, à son écriture de piano, de ne pas présenter des appareils aussi étincelants que ceux de Liszt, alors qu'il apporte à cette limpidité et cette économie de texture un admirable soin, que tout occidental peut constater et qui requiert une grande science. On veut gonfler ce qui se doit d'être d'une exquise discrétion. Heureusement, ce ne sont pas là des œuvres altérables et le moindre rajout fait aussitôt crier la vulgarité de l'esprit qui se l'autorise. Il m'est arrivé souvent d'entendre des versions instrumentales scandaleuses, bourrées de réminiscences de bazar, comportant des modifications harmoniques dérivées de la pire école. Je me suis toujours soulevé contre ces intrusions de mauvais goût et contre cet irrespect, y voyant jouer à vif un des drames que les anciens des diasporas ont connu, à savoir le besoin d'un laisser-passer qui tout à la fois les excuse et les autorise de vivre chez l'étranger sans trop gêner. Drame que je comprends fort bien, mais qui reste déplorable et contre quoi toute la jeunesse arménienne doit se soulever, car l'autonomie de l'art arménien demeure son meilleur avocat. La musique arménienne peut acquérir la renommée qui lui revient de plein droit, si elle se refuse à se compromettre dans des habillements de fortune qui la bafouent. C'est un désastre qu'il faut bien comprendre. Tout l'art de Komitas a été de filtrer ce qui corrompait l'authenticité de la musique arménienne, et surtout de surveiller la qualité des rapports entre elle et l'art occidental. Car là se trouve le point difficile. Si l'art arménien peut présenter des équivalents avec les grandes œuvres de l'Europe, si le fait de pratiquer des enseignements officiels tels que l'Europe les enseigne et selon tout l'éventail des esthétiques et des disciplines d'écriture proposé, accroît le génie d'un musicien arménien jusqu'à le rendre exemplaire, il n'y a rien à redouter. Mais si l'on édulcore l'authenticité d'un art en le mêlant à des artifices qui lui sont étrangers et qui le dénature, l'am-

bigu s'instaure et l'hybridité marque aussitôt la faillite. Une des maladies de notre temps est de s'enivrer de mots. On essaie de sauver la peau des arts avec des gloses. Ce qui est son, peinture, ou architecture, ne se justifie plus par la qualité de l'art, mais à coup de publicité à prétention analytique. Le public lecteur est souvent trompé par là ; et cette frivolité nous vaut des créations sans visage. Passivité endémique qui a toujours noyé bien des moutons de Panurge. Et, tout l'art de Komitas est de nous alerter sur ce qui est moins de culture que de constante. Il sert l'art arménien, mais ne s'en sert pour rien au monde. C'est d'abord un décrypteur. Savant, fervent et modeste. Il décompromet la musique arménienne de ce qui n'est pas purement elle-même. Il écoute chanter les paysans. Il les traque de village en village, grimpe sur les toits, se cache derrière les meules, crayon et papier en main. Il exerce sa mémoire. Il confronte les versions d'une

par
LUC ANDRÉ MARCEL

même cantilène. Il en étudie les structures, les ornements, le style, les variations, leur qualité, leur « charme » au sens profond. Il en constate les usages. Il inaugure ou poursuit cet admirable travail de prospection qui sera celui de Bartok, de Kodaly et de quelques autres à qui l'histoire de la musique et des hommes doit tant. Passé Komitas un voile tombe sur tout ce génie paysan qui est celui même des ancêtres. Ils n'auront plus de voix. Sans Komitas, des chansons qui sont parmi les plus belles de tout folklore seraient perdues à jamais. De même la recherche des neumes et le lent établissement de certaines œuvres religieuses, sera une de ses préoccupations. Il avertira l'Institut de musicologie de Berlin de ses découvertes. Il parcourt l'Europe, formant des chorales dans chaque grande ville, comme celle qu'il avait créée à Constantinople. Admirable chanteur lui-même, il initiera le public de nos capitales à la singularité et à la beauté de l'art de sa patrie. Il se dégage une ferveur, une intransigeance et comme une pure sauvagerie à boire, comme le disait Bartok, à des sources pures car le besoin en est grand. De là, l'importance de l'aventure de Komitas ; et certes, derrière le musicien et le musicologue, l'éthicien se découvre et le moine. C'est tout son génie que d'épurer, avec ce goût si particulier des grégoriens dont l'histoire ne peut se séparer du destin de l'Arménie dans les temps modernes — si après puissent être les discussions sur l'opportunité et le bonheur d'une mu-

tation semblable et qui coûta si cher — les œuvres qu'il met en lumière. Il est merveilleusement de sa race. Il rappelle ces admirables diacres qui, au quatorzième ou seizième siècles composaient un éloge des fleurs, ou chantaient les noces du ciel et de la terre avec une fraîcheur et une subtilité inaltérables. Cela ne s'imite pas. J'y vois jouer, toujours, je ne sais quelle très antique origine, d'Our ou du vieil empire des Hittites. Ce que le faciès arménien évoque si fréquemment. La noble élégance des peintures murales de Sumer ou d'Egypte, et cette politesse qui les fait se présenter à nous de profil. Ce que nos agressions de face ignoreront toujours. Ce refus de viol. L'antique sel de la sagesse. Car quel Dieu peut se nommer de bouche d'homme devant celui ou ceux des galaxies, sans devoir se corriger en un profil de discrétion et de prudence? Et que l'on veuille regarder les indications de Komitas sur les danses, et l'on voit surgir « Noble et gracieux ». « Fier et souple ». « Vif et délicat ». On songe au vers de l'hymne d'Abchéaton « Toi, Seigneur de l'Eternité, tes rayons maternels abreuvant les champs ». Chez Komitas, le viril n'est jamais barbare ; et l'esprit de conquête est discrètement corrigé. Il entend souligner la fraîcheur de l'élégance des chants paysans. Leur divine légèreté, au sens platonicien. C'est dans le revêtement harmonique de ces chants et de ces danses qu'éclatent sa science et son génie. Une note de plus, un accord trop nourri, un cliché — même issu des plus grands — et la beauté se fêle. Ce n'est plus pur. Ce n'est plus la merveilleuse ambiguïté dont parlait St. John Perse, mais le désastre. Car Komitas est comme astreint à jouer d'une difficile ambiguïté. La musique arménienne est monodique, comme celle de la plupart des musiques de l'Orient. Là sont la base et la référence sacrées. Un musicien arménien, et Edgar Varèse le soulignerait avec force, qui ne se référerait pas à la musique originelle, selon sa forme la plus pure, et n'étudierait pas les structures et les instruments que cet art présente, ne pourrait pas connaître réellement l'art de son pays. En conséquence, il manquerait les Anciens ; il n'en verrait pas l'importance et de ce fait ne pourrait pas grandir selon les exigences comportées par cet art. Je suis certain qu'un jeune musicien, qui, reprenant la leçon de Komitas, se pénétrerait de la beauté de l'art arménien dans ce qu'il a de plus autochtone, éduquerait en lui jusqu'à des réflexes admirables. Il serait grand musicien et aussi bien pour nous, Occidentaux. Passé les drames qui suivirent les massacres de 1915, et où Komitas le Grand perdit la raison, passé les lents rétablissements des équilibres, je ne doute pas que la jeunesse arménienne, ne réenvisage ce qui constitue d'abord un plaisir — celui d'écouter de très belles choses et qui ne ressemblent à nulle autre — et ensuite un salut, celui de retrouver une autonomie plus profonde en s'abandonnant à l'art des Anciens qui détestent toujours les vieilleries. Ils se chargeraient notamment de donner un art d'une thématique admirable, une verdeur et un saveur toutes nouvelles, loin des séductions trop sporadiques et trop datées où s'usent tant de fausses fortes têtes. Nous avons besoin d'avant-gardes vraies. Et qu'on me comprenne. Il ne s'agit pas du tout de barricader l'air frais par quelque académie. Moins encore de souhaiter une imitation dérisoire du sens que l'on a de ce que fut une patrie. La leçon de Komitas est plus subtile. Il ne faut pas oublier, — à s'en tenir sur le plan même de la syntaxe musicale proposée — que Komitas fut un novateur. C'est important. Non pas du tout un homme qui astreindrait le modalisme au corset tonal tel que les traités d'harmonie de l'époque le proposent. Au contraire. Surtout préoccupé de « justesse », au sens le plus libre et le plus profond, il n'hésitait pas à refondre entièrement les rapports harmoniques, loin de toute rhétorique suran-

née, à seule fin qu'il n'y eut pas de rupture ni de distorsion entre le chant original et l'harmonie dont il le revêtait. Le beau veut qu'ils ne soient point dissociables. Et ils ne le sont pas chez lui, surtout dans les chants accompagnés de piano et les danses. Peut-être peut-on discuter davantage l'écriture chorale, un peu trop assujettie à des figurations traditionnelles. Ce qui entre ici en cause est la structure des accords, trop gouvernée par l'échelonnement tonal des tierces. Mais on ne saurait lui en faire grief, car ce problème, considérable et très difficile que la musique arménienne originale ignore, puisqu'elle est monodique, et le plus souvent sur teneur — n'est à peine qu'ébauché. Il entraînerait toute une métaphysique avec lui ; et les solutions de l'avant-garde européenne le contournent mais ne le résolvent pas. Encore faut-il considérer que Komitas flairait ce problème et on le voit bien à sa réalisation polyphonique de la Messe arménienne, que l'on n'entend jamais ; que les Arméniens s'obstinent à ne pas comprendre et qui constitue un des bijoux de son œuvre. Toutes les versions faites autour, avec ou sans orgue, sont à éliminer. Il n'est pas tolérable que l'on se permette de mutiler la science et la poésie déployées ici. L'eussé-je connu, j'eusse aimé en discuter avec lui. Notamment au sujet des « tempi ». Il ne les a pas notés métronomiquement et c'est grand dommage. Je maintiens — serais-je seul à le faire — que ces tempi doivent être beaucoup plus rapides quelquefois qu'ils ne le sont d'ordinaire. Attention ici, à ce que l'on croit être une tradition authentique. Le même problème se pose chez nous pour l'exécution du chant grégorien. L'idée naïve de la piété par la lenteur a fait des ravages. En fait, il n'est pas de musique, sacrée ou non, qui, si elle est bonne, soit ennuyeuse. Scandez et animez vigoureusement certaines strophes ou séquences et vous verrez aussitôt surgir un art splendide. Komitas n'a pas pu donner toutes les indications nécessaires à une exécution correcte. Hélas ! Le texte n'a été édité qu'après sa mort. Il est donc indispensable de repenser le style juste à donner à sa version. On tremble toujours ici de voir prédominer des conceptions vulgaires. Il est grand temps qu'un libre examen, hors de toute convention, préside aux exécutions de ce chef-d'œuvre, lise les contrastes nécessaires, et obéisse aux notations exactes du musicien. Ces remarques valent aussi bien pour nous. Tout un art pseudo-sacré est à rincer à grande eau et à râcler à la truelle. Alleluias lugubres, fausses rigueurs et faïsses écoeurantes. De même pour l'art grégorien. C'est la qualité des piétés qui est ici mise en cause. Devant la diversité de l'ordre du monde et des règnes, devant la mer ou pour parler comme Narek « devant les lumineuses sidéraux », l'étroit de nos cantilènes sacrées m'a toujours fait rire. Et Komitas était aussi un homme de sang. Il se plaignait du reste de sa chaleur et prenait médecine pour calmer sa véhémence. C'est ce que l'on aime et vénère en lui. Grand rieur aussi devant l'Eternel, encore que son destin ait été tragique. Orphelin dès son enfance, mis au couvent par l'oncle et la tante chargés de son éducation ; peut-être peu fait pour la vie monastique, mais pourtant homme de grande foi, il trouvera dans la musique l'expression de son génie et sa vocation véritable. En 1915, il sera déporté dans le désert et frappé de folie. On le recueillera à Paris, chez nous, où il vivra jusqu'en 1935. Un désastre. Un de plus. Je ne peux écouter sa musique sans avoir les yeux pleins de larmes. Elle me remet en mémoire un inoubliable concert de musique arménienne donné sur les instruments originaux, au Grand Palais, devant trois mille personnes pendant la guerre. Quand nous entendîmes s'élever la cantilène du vieux hautbois et le thar une très vieille et très pure terre se leva devant nous dans sa fraîcheur. Nous étions trois mille à pleurer de beauté.

LUC ANDRE MARCEL

ԳԼՈՒԽ ԳԼՈՒԽ

Գրեց՝ ԶՈՒԼԱԼ ԳԱԶԱՆՃԵԱՆ

Հանդարտ, անոյշ, հանդարտ : Ժառանգել յաւիտենականութիւնը կը նշանակէ ստեղծել ներքին պայծառութիւն մը մարմնին ու սրտին, իրերուն եւ զգայնութիւններուն միջեւ : Մարմարին երակներէն արիւն է որ կը վազէ, քարին կուրծքը ուրախութեամբ կը բարբախէ, հողը կը ծոցուորի լոյսով՝ շունչին զօրութեամբ : Հանդարտ, անոյշ, հանդարտ : Սրտին զարկերը լարել դարերուն կշռոյթով, արեւուն զուսպ ուժականութեամբ : Բռնէ՛ բազկերակը երկրին, եւ պիտի զգաս թէ երկինքները արշալոյս ու վերջալոյս չեն միայն, այլ մշտանորոգ ամանակ ու զեղեցկութիւն : Քալէ՛ տրեգերքին հետ ձեռք ձեռքի, քալէ՛ հանդարտ, աղջիկ յաւիտենականութեան, եւ թող ժամանակը նա լիանձով կոչէ զեզ՝ երջանկութիւն :

Ըսիր, թէ կը սիրես արեւին երգը, կը սիրես բոլոր փշուրոզ ձայները՝ իրերէն զոր տերես ու զգայնութիւն՝ ափերուզ մէջ ու սրտիդ : Ափերուս մէջ ու սրտիս այնքան ձայներ եմ մեղուցած՝ զգուանքի, ցաւի թէ հրաժեշտի : Ճիշդ է թէ ձեռքերը սրտին կը տանին մարմնին անուշութիւնը, բայց ինչպէ՞ս ծածկել տիրութիւնը մարմնին, սիրտը ինչով լեցնել՝ երբ պատրանքը աւելի տխուր է՝ քան իրականութիւնը : Դուն կը վախնաս իրականութենէն, եւ՛ պատրանքէն : Կը վախնամ ճամբորդութենէն ետք կորսնցնել եւ յուսախարոյթիւնը ու չափսոսալ : Կը վախնամ մեռնիլ՝ բոլոր մեռնողներուն պէս, լռել՝ բոլոր իրերուն պէս, երբ կը զգամ ու կը շնչեմ զեզ՝ առյաւէտ : Օ՛ հին անձրեւներու բանաստեղծութիւն, զեզ է որ կը կրկնեմ՝ իրի վերջին, քաղցրազին երգ :

Դուն կը նմանիս սիրած քաղաքիս : Զուրերուն վրայ կախուած լապտերներ կային, աւելի զգայնութիւն՝ քան լոյս : Կարելի էր մեկնիլ՝ լայց չհեռանալ, լայց չբաժնուիլ : Առաջին անգամ հոն էր որ զգացի թէ բանաստեղծութիւնը ոչ թէ երազ է՝ այլ սիրած մարմնին, այլ սիրած մարմնին քաղցրազին հպում : Տեսայ թէ ձեռք, երբ ապրում է, յաւիտենական է, թէ կարելի է մեռնիլ այդ քաղաքին մէջ՝ հատուն, լիացած՝ հողին մէջ թաղուած անձրեւով խիտում հունտի մը նման :

Ներդաշնակել, զտել լոյսը՝ նման աշնան : Հեռացող թռչունները կը նմանին վերջալուսային ճառագայթներու, հեռացող թռչունները երգ են ու գոյն : Մէկ անգամ, մէկ անգամ միայն վայրկեանը կը դառնայ յաւերժութիւն՝ եթէ կեցնենք ինչ որ տեսանք ու զգացինք, եթէ մաքրենք, պայծառացնենք լոյսը, եթէ թափանցենք անթափանցելին : Նման աշնան, անհոգ բաշխելէ ետք երգեր ու գոյն, մընակ դէմ առ դէմ, պարպուած ու մերկ, վերջին անգամ, — այսինքն՝ առյաւէտ :

Կ'երեւակայեմ տղայ մը : Օր մը անպայման պիտի ծնի հեռուոր երկրի մը քաղաքին մէջ : Պիտի ծնի անձրեւէն, իրկուսէն, ձանձրոյթէն : Պիտի մեծնայ անձրեւին տակ, իրկուսներու մէջ, ձանձրանալով : Պիտի քալէ մեզի նման զինք ոչ մէկ տեղ չհասցնող ճամբաներէ՛ սուրբ լով հին երգ մը, դուչէ մե՛ր իսկ յօրի նած սիրոյ երգը՝ որ կը պատմէ սիրե-

լին եւ անհնար սիրոյ մասին : Կ'երեւակայեմ մեր դաւակը, տարիներ ետք, մեզի նման մտերմութեան մը հետ զլուր զլուր : *

Հեռուոր, հիւսիսային երկրի մը անձրեւն եւ դուռն անձրեւ լուսութիւններու, անձրեւ անասման մտերմութիւններու, կակաչներու վրայ անձրեւ՝ շուշանթով ու կաթնաբոյր. անձրեւ սպիտակ, անձրեւ թափանցիկ առաւօտներու. անոյշ անձրեւ : *

Ժամանակը՝ նշուած ճամբայ, հեռուորութիւն՝ ուրկէ ոչնչութիւնը ծայր կուտայ : Ժամանակէն դուրս՝ կան աստուածներ միայն, ամէն անոնք՝ որոնք նշեցին կատարելութեան ճամբան : Վախցիր, սիրելիս, վախցիր սակայն աստուածներու փորձառութենէն : Յաւիտենականութիւնը չունի ոչ կրկնութիւն, ոչ նմանութեան պատկեր : Փախիր աստուածներու երկինքներէն եւ անհունութիւնը փնտաւ ալուր, գիտնալով, թէ ինչ որ կատարեալ է՝ վերջնական է. անցեալ : *

Մովափ չկայ, ըսիր, ուր սիրած երգիդ բառերով, ծովը չնշէ հեռուոր բաժնուած սիրահարներու քայլերուն : Զկայ եւ հովիտ՝ առանց իր գետին, իր ծաղիկներուն, սիրող զոյգերուն : Բայց օր մը, անպայման, գետը պիտի լռէ, ծաղիկները թօշնին, մէկը պիտի չգայ ժամադրութեան : Սպասել, ըսիր, հողին բուն համար կը նշանակէ լսելը : Ես ջրն ջած եմ սրտիս մէջ ամէն հետք եւ ոչ մէկ տեղ, ոչ մէկ ատեն, ոչ ոքի հետ ժամադրուած : Ես սպասումիս անունը կու տամ : *

Պիտի անդրադառնաս թէ ջուր եմ, զլուր զլուր, երբ գիշերը գայ ու ջուր հեռուորութիւն ու ճամբայ : Պիտի լռեալիս՝ երբ սիրտը ըմբռնէ իրերուն իմաստութիւնը եւ լռէ : Պիտի սիրես զիս՝ երբ մարմինը հասնի հողի կատարելութեան ու զգայ անմահութիւնը : *

Թռչուն չկայ, սիրելիս, որ կարենայ բարձրանալ, բարձրանալ անդուլ : Բարձրանալով հեռանալ՝ անվերադարձ : Բարձրակը երազն է միայն եւ զեղեցկութիւնը ոչ թէ իմաստ՝ այլ սրտերուն մէջ յայտնութիւն է ցնորարդի, անվերադարձ պէս թեւարկում : Բայց մեկնիլ անվերադարձ՝ ինչպէս եկանք իրարու, դիտնալով, թէ հեռանալու համար պէ՛տք է մեկնիլ : Սրբէ՛ աչքերդ երկինքին կապոյտով : Երազին մէջ տիրութիւնը արցունք չունի : Տխրութիւնը թող ըլլայ անկարելի այդ թռչունը որ անդուլ անվերադարձ, բարձրանալով հեռանալով անվերադարձ : Ահա՛ յաւիտենական շարժումը՝ սիրոյ պէս՝ բացարձակ :

Être Arménien en 78 (*)

Le sujet, autour duquel était organisé le « débat » de la FNAC (vendredi 20 janvier) était fort intéressant, quoique le titre semblât incomplet. Effectivement, il eut peut-être été nécessaire, même si cela se comprenait implicitement, d'ajouter : en France, car en ce qui nous concerne, nous ne pouvons discuter que sur notre propre cas.

Mais, tant s'en faut, il ne fut possible ni de se concentrer sur le sujet même, ni de donner un tour intéressant au débat. Selon la routine, chacun parla du sujet qui lui est cher et le temps étant limité (de 18 h. à 19 h. 45) ce ne fut qu'à 19 h. 40 que nous parvinmes enfin à la réflexion pertinente d'un jeune, qui allait ouvrir le vrai débat, mais il était temps de mettre le point final.

Au début, les personnes présentes sur scène présentèrent, par un bref avant-propos, leur propre sujet. Il y avait Anahit Ter-Minassian, maître assistant à Paris II, Jean-Marie Carzou, écrivain et auteur de « Un Génocide Exemple », Rouben Melik, poète et rédacteur de l'Anthologie de la Poésie Arménienne, Ardavast Berberian, responsable de la partie historique du même ouvrage, Jeanine Altounian, enseignante et auteur de divers articles sur le fait d'être arménien, dans des revues françaises, le Prof. Mahé, Professeur d'arménien à l'Ecole Nle. des Langues Orientales vivantes.

Il faut, je pense, avouer que la réussite de tout débat dépend principalement de la personne menant ce débat, qui doit avoir une profonde connaissance du sujet choisi et doit diriger ce débat sans permettre des questions-réponses hors du sujet. Mais Françoise Docquières Orabana n'avait pas cette compétence. Et nous assistâmes à l'inévitable, c'est-à-dire

qu'on parla de tout, sauf du sujet, qui était autrement complexe. Nous passons sur les interventions folkloriques.

L'Arménien de la Diaspora a perdu son vrai visage, puisque nous avons l'Arménien de France, celui d'Egypte, du Liban, des Etats-Unis, de Turquie, etc, etc, et que chacun, qu'il le veuille ou non, a subi l'influence du pays où il vit, et qu'en plus il dénigre « l'autre ». Mais il y a aujourd'hui, un aspect encore plus triste, qui provient de la succession des générations. Et nous en arrivons là, où nous devons admettre, que dans le même pays, chaque Arménien se différencie de l'autre, selon sa génération. Nous avons la génération, celle de nos parents (ou de nos grands-parents) qui vint ici après l'Avril noir, quelquefois mariée, souvent se mariant ici et pour cette génération, le fait d'être Arménien n'était pas un problème. Ils étaient Arméniens et l'exil ne créait qu'un obstacle économique ou linguistique. Son cas n'était pas tellement différent de celui de tout émigré, voué à un sort peu enviable, sauf que pour lui, le problème n'était pas tant de vivre mais de survivre, puisqu'il n'avait pas immigré de son plein gré mais avait été déraciné. Puis, il y eut notre génération, née ici, vivant à la maison dans un milieu arménien et recevant à l'extérieur une instruction française. Néanmoins (m'appuyant au moins sur ma propre expérience) il n'y avait pas de difficulté majeure. Nous avons dit en d'autres occasions que « l'affrontement » de deux cultures est un enrichissement et ne présente pas un cas psycho-pathologique comme il y a une tendance à le représenter. Et nous avons maintenant une troisième génération dont le cas est le plus complexe et le plus important. Les

autres ne sont plus que le passé, elle c'est : Demain.

Cette génération là, et d'une manière inattendue, se croit plus arménienne, même avec une certaine rage, que la nôtre, tout en n'ayant même pas sur le plan culturel (langue, histoire, littérature) le bagage imparfait de la précédente. Et le vrai sujet, qui devait être débattu concernait le fait d'être arménien de cette génération là. Comment peut-elle rester arménienne, que comprenons-nous en disant rester arménien et quels moyens avons-nous pour réaliser cet objectif, quand nous vivons dans une période où l'urbanisme, l'industrialisation et aussi la société de consommation (et nous ne pouvons lutter contre ces courants), rendent chaque jour plus difficile, voire parfois impossible l'accomplissement de l'objectif précité. Et parce que personne ne possède la panacée pour résoudre ce problème, nous avons aujourd'hui une jeunesse ou des jeunes laissés à leur propre sort et dont chacun cherche sa voie (nous ne disons pas trouve, elle non plus ne l'a pas trouvée). Quand on parle à cette génération, de langue, d'histoire ou de culture, la réponse est invariable : c'est la tradition, c'est le passé, ce n'est pas ce que nous voulons. Mais nous le répétons, la culture c'est de la politique et un moyen de durer. Ce refus de la culture n'est pas seulement une conséquence de « révolutionnarisation », il y a aussi une paresse, une répulsion au moindre effort, dont on donne comme justification ce mépris et ce moyen facile de traiter de bourgeois-réactionnaire celui qui s'entête encore à parler de langue et de civilisation.

Vouloir être Arménien en 78, cela ne signifie pas seulement s'occuper de Paradjanov, de l'emprisonnement des membres des groupes de surveillance d'Hel-sinki. Ces questions, du reste, par leur caractère même, sont universelles et non spécifiquement nationales. Et si, aujourd'hui, nous avons devant nous des jeunes qui crient : « Nous sommes Arméniens » (et ils ne peuvent le crier qu'en français) c'est davantage une contestation qu'ils expriment contre la société que la conscience d'une identité nationale. Et rien d'étonnant à cela.

Dans notre société détériorée de consommation, quand il y a une jeunesse désespérée, qui cherche quelque chose, notre jeunesse utilise son origine comme argument de sa révolte. Et notre drame réside dans le fait même que nous pouvons étaler nos réflexions, faire même parfois des constatations réalistes mais nous ne sommes pas à même de proposer des solutions. Ceci, nous devons avoir le courage de l'avouer et nous devons comprendre que les discours surannés, les résolutions démagogiques ne passent plus. Notre cercle vicieux est de ne pas avoir de solution immédiate et de se contenter de demi-moyens qui ne servent dans le meilleur des cas, qu'à reculer l'échéance.

La solution logique, bien sûr, c'est la patrie, mais nous savons que, malheureusement, ce n'est pas notre solution, actuellement. Ceci ne signifie aucunement désespérer l'Arménie. Mais c'est ainsi et nous savons tous pertinemment que l'Arménie reste la garantie de notre existence physique; mais ne représente pas la solution immédiate de l'Arménien diasporique.

Renforcer et organiser la diaspora, tout en étant une nécessité de La Palisse, n'est pas une solution. Défendre la cause arménienne, certainement, en essayant de l'actualiser, mais cela non plus n'a pas un caractère immédiat pour solutionner cette seule question, si simple par ailleurs :

Comment rester Arménien en 78 ?

×

Quelques mots aussi au sujet des mariages mixtes, dont on fait beaucoup ces derniers temps (à la FNAC aussi) et dans des milieux français, où cela revêt même un caractère assez raciste. Le mariage mixte pouvait nuire à nos parents, voire à notre génération, mais quand nous avons aujourd'hui des jeunes de 20-25 ans, qui n'ont rien d'arménien, à commencer par la langue, quelle conséquence catastrophique peut avoir un mariage avec un non-arménien (ou une non-arménienne) ? Par ailleurs, nous avons de nombreux exemples de mariages mixtes, où les enfants ont reçu une éducation plus arménienne que les enfants d'un couple arménien. Il suffit pour cela que l'un des époux ait un brin de dignité nationale.

Avouons, qu'au fond, tout cela n'est que prétexte pour dissimuler notre lâcheté. Nous devons cesser de nous leurrer, de nous laisser bercer doucement, de feindre de croire que nous resterons Arméniens parce que nous fêtons Noël le 6 janvier et non le 25 décembre ou parce qu'on nous fait la grâce suprême de nous permettre de déposer une gerbe au Soldat Inconnu chaque 24 avril ou encore qu'une rue est baptisée « Arménie ».

Et en définitive, après ces réflexions, nous sommes, nous aussi, contraints de constater, que tout ceci ne va pas plus loin qu'un article de routine, qui ne réussit pas à parvenir à une conclusion, trouver La Réponse. Mais, pourtant, il est nécessaire de multiplier les débats sur ce sujet, sous d'autres formes, avec des échanges de vue et en donnant surtout tout la parole aux jeunes, à condition qu'ils analysent la question, essaient de donner corps à leurs objectifs, et qu'ils ne répètent pas sans cesse ce qu'ils ne veulent pas, tentent de dire ce qu'ils veulent, qu'ils ne se contentent pas de contester et de railler les anciens, car, en fin de compte, cela non plus ne mène nulle part et devient négatif.

Arpik MISSAKIAN

(*) NDLR — A la suite de nombreuses demandes faites par nos lecteurs, nous donnons la version française de cet article, paru en arménien, dans le n° du 25 janvier de « Haratch ».

դային եւ քիչ մը տարօրինակ անձի մը, յամենայն դէպս, մտաւորական եւ յատկապէս տիպարի մը: Գերմանացիք՝ մերկ ողբերգութեան մը: Հեղինակը ամէնէն ճիշդը կը գտնէ Փրանսական եւ գերմանական մեկնարանութիւնները, քանի Շառլոյի տիպարն ալ աւելի քան ողբերգական է:

Իրենք չունի պատգամ, չունի լուծում: Լուծում մը տալ պիտի նշանակէր արդէն ընդհանրացած տեսնել տեսութիւն մը որ գաղափարախօսներու յատուկ է եւ որոնց դէմ է արդէն ինք: Ամէն մարդ պէտք է որոնէ, փնտռէ իր իսկ հոգիին մէջ անհատական լուծում մը:

Միջանկեալ նշմար մը: Թատերախաղի վերջաւորութեան կարճատե պահ մը կայ, այնքան գրաւիչ, սրտալուրջ: Դեռ անեղծ մնացած վերջին դրոշմը զգացական զեզումն է, թէ եւ քիչ ետք կրնն ալ պիտի երթայ միանալու ռեզիդիւններու խումբին: Ովտախ մը, երկինքի լազուարթ շերտ մը՝ այդ պահը, անյարբիր եւ չփոթեցնող աշխարհի մը մէջ: Կարծես այդ կարճատե պահին պիտի ծնէր նոր աշխարհ մը: Ըսենք նաեւ թէ նման տեսարանի մը հանդիպած էինք Իրենքոյի վերջին շրջանին գրած « Զարգախաղեր » անհատ թատերախաղին մէջ եւս: Արդեօք կարելի պիտի ըլլա՞ր պատգամի նմանող բան մը տեսնել այս խոստովուկ պահէն ըսն մէջ:

Ինչ մեկնարանութիւն ալ արուի «Ռըն-դեղլիւր»ին, ան ունի տարողութիւնը խորհուրդներու զիմակագրումի մը, անհատը մտածումի առաջնորդող:

Գ. Բ. Մ. Ս. Ս.

×

Լոկի՛ր:

Հորիզոններում մ'ընշարը քող մակարդուի:
 Բնա՛ւ՝ մեկնումները չեմ դառնում վերադարձ:
 Ես քեզ վերլուծում եմ անվիսյալ.
 Դու ինձ հետ կը լուծուես հեռուներին:

Խօսի՛ր:

Մի՞ք է հասկերը ձգտող սրտեր չեն,
 Հասուն կրքեր չեն, — ոսկեայ խոստումներ:
 Մի՞ք է երգերը սիրայ տեղեր չեն, —
 Զուր սպասումներ:

Ու հոսի՛ր:

Անհուճութիւնն է գաղտնիքն աշխարհի.
 Ու արար հասուն, որ կրակի պէս
 Հողի կուրծքն է այրում՝
 Պարզապէս խոստում:

Աստղերը ինձ խոստովանել են նշմարում քիւնը:
 Ես քեզ կը սերմանեմ ամէնուր՝ ամբարիտով ի՛մը:

ՇՈՒՇԱՆԻԿ ՄԱՆՈՅԵԱՆ
 (Մարտէյլ)

COURRIER

PARIS, le 27 Février 1978

Madame la Directrice,

Au mois d'Octobre dernier nous avons présenté à votre journal une plaquette consacrée à « Quelques poèmes et pensées de Sayat Nova », réalisée par les Editions Astrid.

La plaquette était d'un volume fort modeste, fruit d'un travail de traduction, artisanal et non d'usine, en même temps que premier essai d'un jeune éditeur au service de la culture arménienne.

Elle était conçue de façon à donner au public français et arménien d'aujourd'hui une idée, certes bien incomplète, du cadre de vie, de la biographie et des œuvres de l'illustre aïchough du XVIIIe siècle.

Les traductions étaient exécutées avec le souci constant et scrupuleux de transmettre aussi fidèlement que possible le contenu des œuvres de Sayat Nova, à partir du recueil édité par les soins des Editions d'Etat de la R. S. S. d'Arménie sous la direction de Morous Asratian.

La langue populaire et dialectale à la fois dans laquelle étaient présentées dans cette édition les poèmes de l'aichough posait des difficultés de traductions quasi insurmontables que vous n'avez pas de peine à imaginer.

Or nous avons constaté que la plaquette « Sayat Nova » n'a même pas été gratifiée, ce qui est d'usage, d'une mention signalant sa réception par votre journal, et que le 4 Décembre 1977 le No 14001 de votre journal publiait un placard paraphé B. K. présentant l'ouvrage édité par nous dans une rédaction douteuse et en termes ambigus qui ne pouvaient que désinformer et désorienter vos lecteurs.

Nous estimons indispensable, ce jour, de vous communiquer notre opinion sur ce regrettable comportement.

Le signataire de ce placard n'avait en fait ni exprimé une critique utile, ce qui aurait été accueilli avec satisfaction, ni même émis la moindre opinion sur la qualité des traductions.

Ayant conclu qu'une telle présentation manquait totalement d'objectivité, nous n'avons pas, à l'époque, cru utile d'y réagir.

Votre silence sur cette présentation péjorative nous est resté incompréhensible. Malgré cela, nous n'avons émis aucune protestation, tout en pensant néanmoins qu'il s'agissait d'une déviation regrettable dans la ligne de votre journal, considéré comme un organe voué depuis sa fondation à la défense de la langue et de la culture arméniennes dans la Diaspora.

Sans rancœur donc, nous voudrions vous informer qu'avec les modestes moyens dont nous disposons, nous continuerons la diffusion de la littérature arménienne traduite avec le même amour et le même souci de maintenir l'authenticité de contenu et de forme des œuvres traitées.

Ainsi, nous vous adressons ce jour même un exemplaire du périodique « Cultures arméniennes », dont le premier numéro est consacré à la traduction originale de quelques poèmes de TCHARENTZ, la plupart des poèmes présentés étant traduits pour la première fois.

Nous pensons qu'il vous sera agréable de prendre connaissance du contenu de ce « Cahier » et vous prions de croire, Madame la Directrice, en nos sentiments respectueux.

M. ARSENIAN
traducteur

J. C. KEBABDJIAN
éditeur

NDLR. — Que dire d'une telle lettre? Répéter une fois encore, qu'en France surtout, il est inadmissible de faire montre d'une telle mentalité? Ce qui était dit dans le No du 4 décembre de « Haratch Arts et Lettres » était si clair et net, que seule une mauvaise foi peut y déceler « une rédaction douteuse et des termes ambigus ». Il était, par ailleurs, souligné, qu'il est difficile de traduire Sayat-Nova et un échantillon était offert au lecteur, le laissant juge. Il est fort appréciable et digne d'encouragement, que des jeunes Arméniens « servent la culture arménienne » sous réserve qu'ils acceptent cette vérité première : quiconque se lance dans la vie publique ou s'expose au public doit admettre les critiques, voire les préférer. : S'il est allergique, il reste chez lui. Par contre, si, à priori, il n'aspire qu'aux éloges, il ne pourra ni progresser, ni perfectionner son œuvre. Il est nécessaire d'être toujours mécontent de son travail et de chercher à le parfaire. L'art de la traduction est très complexe et demande aussi un sens profond de responsabilité. Depuis plus de 300 ans, des plumes qui font autorité, traduisent Shakespeare, s'exposant aux foudres de la critique et tout n'est pas encore dit. Aussi quand quelqu'un se lance dans une telle entreprise, il se doit de commencer par l'alpha et non l'omega (A la fin des fins, qu'on ne nous oblige pas à être reconnaissants aux autorités soviétiques, d'avoir emprisonné Paradjanov, donnant ainsi l'occasion à la jeunesse arménienne de découvrir Sayat-Nova!).

Nous répétons : la traduction est un art complexe. La poésie encore plus que la prose. La bonne volonté ne suffit pas. Ce n'est guère le travail de tout le monde et la nouvelle plaquette des Editions Astrid consacrée à Tcharentz, n'infirme pas notre impression première.

Et pour illustrer tout cela, nous donnons dans ce même numéro quatre traductions (il y en a d'autres) différentes du célèbre poème de Tcharentz « Arménie » pour permettre à chacun de se faire une opinion.

Nous n'en dirons pas plus, trop c'est trop et nous ne répondrons pas aux appréciations portées sur « Haratch », afin surtout de nous éviter, de tomber aussi dans le ridicule. Il est temps pour nous de mettre le point final.

P. S. Mais non, il semble que nous ne puissions mettre le point final car nous avons reçu une nouvelle lettre des Ed. Astrid (MM. Arsenian et Kebabdjian) nous mettant en garde contre la publication de leur première lettre « dont le caractère est exclusivement d'ordre privé » (en quoi SVP?) « de plus » ajoutent-ils « nous estimons non souhaitable de porter à la connaissance du public une question qui ne concerne que vous-même et votre rédaction, car nous sommes convaincus qu'une telle publication ne peut servir les intérêts de votre journal auxquels il n'a pas été dans nos intentions de porter atteinte ».

Nous ne comprenons absolument pas les motivations de ce revirement.

Quand on a mis plus de deux mois (du 4 décembre au 27 février) pour écrire une lettre à la rédaction d'un journal, nous pensons qu'on a eu le temps d'y réfléchir et d'assumer les responsabilités des conséquences. Cette lettre n'a aucun caractère confidentiel, bien au contraire. Mais qu'on ne nous dise surtout pas que cette publication « ne peut servir les intérêts de votre journal ». Permettez-nous, Messieurs, d'en être seuls juges.

Քամարայի, Չարենցի եւ կամ Նարեկացիի նուիրուած սողերու կողքին երեւցած են յօդուածներ՝ Փրանսական ու ամերիկեան մշակոյթի մեծերուն մասին, Գրնոյի եւ Մըրուինի գրականութեան շուրջ, եւ այլն: Սակայն նոյնիսկ երբ «Միտք եւ Արուեստ» ու «Մշակոյթ» անուանումներու նեղ «հայկական» հորիզոնները ընդլայնուած են այս էջերուն մէջ՝ Ֆիլմի, Թատրոնի, նըկարչութեան ընդգծումով, դեռ չէ ըսուած, ու կը կարծեմ որ եկած է ժամանակը ըսելու, որ՝ նախ, մշակոյթը իր մէջ կը պարփակէ մտքի բոլոր արտադրութիւնները, բանաստեղծութիւնէն մինչեւ գիտութիւն, եւ երկրորդ՝ որ հաւած է գերմշակոյթ մը որ բալար «ազգային» մշակոյթներուն կուսայ «էքսիքային» կամ «զգաւապական» դեր:

Սակայն չէմ կրնար չնշմարել ու չարձանագրել մշակոյթը երբ կը շարժի իր սպորտը երկրի, ըսենք՝ Փրանսայի մշակոյթին հետ, կը զգայ իր ստորադասութեան բարդոյթի ու ժգնութիւնը, կը լըսէ... կամ դուրսէ Փրանսերէնով կը գրէ: Սակայն պէտք է տեսնել նոր իրականութիւնը: Փրանսական ազգի, ժողովուրդի, պետութեան հպարտութիւնը ներկայացնող մշակոյթն ալ՝ համեմատաբար համալրարժանի գերմշակոյթին՝ էթնիք խմբաբազմային մը մշակոյթն է: Կը չափազանցեմ: Այո, անշուշտ, այն հետեւորներուն պէս, որոնք՝ այն մտաճանով որ հանրութիւնը կրնայ համեստ

ներ: Եթէ այսօր կան հինգ մեծ ուսուցիչներ, անոնցմէ երկուքը գոնէ կ'ապրին վտարանդի, նոր «Սփիւռք»ի մը մէջ, երկուքը Մոսկուայի մէջ, իսկ մէկ հատը, հաւանաբար... Պարաճանձով խուցին քովի խուցը, ներքին սփիւռքին մէջ: Կայ, ուրեմն, շատ բարդ դրոյթ մը՝ խորհրդահայ մշակոյթ եւ սփիւռքի հայ մշակոյթ, ուսուսական մշակոյթ (որուն հետ համեմատաբար՝ էթնիք մշակոյթ է Ոորհ. Հայաստանինը) եւ սփիւռքի ուսուցիչները: Բայց այս չորսը, զատ-զատ կամ միասին, կը բանին իր ինքնազարգացումը ոչ անկախ միաւորները այն գերմշակոյթին՝ որ այսօր կը ճեղգէ Երկաթէ վարագոյրը, ինչպէս Չինաստանէն ու Գամպուիայէն դուրս՝ բոլորը:

Սփիւռքի նշանակելը, անշուշտ, որ էթնիք մշակոյթի ներկայացուցիչը - գրագէտ - ներք «կը յանձնուին» կամ «կը դաւաճանեն»: Ընդհակառակն: Փոքրամասնութեան մը գրագէտները - Հայեր՝ օրինակ - կրնան լքել զայն ու նուիրուիլ ազգի մը լեզուին ու մշակոյթին, սակայն չեն կրնար դաւաճանել իրենց մշակոյթին, գերմշակոյթին յանձնուելու ձգտումով: Ան բազմալեզու է, թէեւ հաւանաբար անգլերէնն է ամէնէն մեծ ներմուծում ունեցողը: Բազմբարձ է ու բազմամեղդի, թէեւ կարելի է չնշմարել, նորէն, Ամերիկայի, Անգլիոյ ու Փրանսայի մեծ դերերը: Վիճակը տարբեր է Ֆիլմարուեստի մարզին մէջ, ուր իտալացի Պէթթրուչինի եւ Ֆելլինիի, ճափոն Գուրոսուան, չուեւտացի Պէրկինսի, Փրանսացի Թրիւֆոնի եւ կոտարը նոյնքան եւ աւելի՛ մեծ արդասիք բերած են՝ քան անդրիացի եւ ամերիկացի մեծերը: Մարդկային մտքի ուրիշ կառոյցներ, գիտութիւնը՝ օրինակ, շատոնց գերմշակոյթ են:

ARMÉNIE

ODE A L'ARMENIE

De ma douce et belle Arménie, j'aime le nom ensoleillé,
Les sanglots longs, la tendre voix et les plaintes des vieux
J'aime nos fleurs, couleur de sang et l'infini parfum des roses
Et les danses si gracieuses de nos filles naïriennes (1).

Poésie arménienne:
E. TCHARENTZ

Version française:
G. M. ALEMESHAN

De mon pays, douce Arménie, j'aime le verbe ensoleillé,
De nos vieux luths aux purs sanglots, j'aime la plainte des vieillées,
Des roses rouges et fleurs au vent, l'arôme intense du matin,
Et de nos filles du terroir, j'aime la danse au pas câlin.

J'aime son ciel, ses sources claires et son grand lac tout de lumière,
L'ardent soleil des mois d'été, le vent d'hiver au souffle fier,
De ses chaumières dans la nuit, les pauvres murs noirs et austères,
Et des cités des temps anciens, j'aime la pierre millénaire.

Où que je sois, je n'oublie pas nos chansons tristes et nostalgiques,
Je n'oublie pas nos livres anciens, textes vivants de nos cantiques,
Bien que mon cœur ait à souffrir de nos stigmates à bout de sang,
J'aime toujours mon Arménie, seule et vaillante au fil des temps.

Il n'y a pas d'autre légende, il n'en est pas pour mon cœur lourd,
Nul front ne porte les lauriers de ses poètes et troubadours;
Des massifs blancs de l'univers, son Ararate est le plus blanc;
Sommet de gloire que l'on n'atteint, j'aime son pic au front géant.

1971

Voici une esquisse de version française de la poésie de Tcharentz,
suivant notre conception de la traduction poétique, qui veut: le maintien
des couleurs de la palette originale, à une nuance près; la transposition
des images avec la plus grande équivalence, à une touche près; la repro-
duction, à un accident près, de la musicalité de l'écriture avec ses temps
forts et faibles; le respect de la métrique choisie par l'auteur, qui n'est
jamais fortuite. Dans le cas précis de la poésie, une traduction n'est val-
able que dans la mesure où l'esprit du texte a la priorité sur la lettre.

Dans le texte: a) l'instrument de musique cité (vers 2) est le «saz»,
de la famille du «luth», tous deux à cordes pincées et d'origine orientale;
b) le «terroir» (vers 4), sol natal, est dit «Naïri», synonyme d'Arménie;
c) les «poètes et troubadours» (vers 14) nommément cités, sont «Narek»
et Koutchak; d) le «pic» (vers 16) est appelé «Massis», du nom des deux
pics, le grand et le petit, formant le massif de l'Ararat, particulièrement
cher au cœur de tout arménien patriote.

G. M. A.

(Adaptation de Pierre Gamarra.)

ԳՈՎԳ ՀՍՅԱՍՏԱՆԻ

ԵՂԻՇԷ ԶԱՐԵՆՏ

Ես իմ անուշ Հայաստանի արեւահամ բառն եմ սիրում,
Մեր հին սաղի ողբանուագ լացահուճած լարն եմ սիրում,
Արնանման ծաղիկներն ու վարդերն բո՛յրը վառման,
Ու Նաիրեան աղջիկներն հեղածկուն պա՛րն եմ սիրում:

Սիրում եմ մեր երկինքը մուգ, ջրերը ջինջ, լինճը լուսէ,
Արեւն ամրան ու ձմռուայ վիշապաճայն բուքը վսեմ,
Մթում կորած խրճիթներն անհիւրընկալ պատերը սեւ,
Ու հնամեայ քաղաքների հարարամեայ քարն եմ սիրում:

Ուր է՛լ լինեմ՝ չե՛մ մոռանայ ես ողբաճայն երգերը մեր,
Չե՛մ մոռանայ արթթ դարձած երկաթաղիւր դրճերը մեր,
Ինչքան է՛լ սո՛ւր սիրտս խոցեն արիւնաքամ վէրքերը մեր,
Է՛լի՛ ես որք ու արնավառ իմ, Հայաստան եա՛րն եմ սիրում:

Իմ կարոտած սրտի համար ո՛չ մի ուրիշ հէքեաթ չկայ.
Նարեկացու, Քուչակի պէս լուսաստակ ճակատ չկայ.
Աշխարհ անցի՛ր, Արարատի նման ճերմակ դադաթ չկայ.
Ինչպէս անհաս փառքի ճամբայ՝ ես իմ Մասիս սա՛րն եմ սիրում:

1920-1921

ELOGE DE L'ARMENIE

Poésie arménienne:
E. TCHARENTZ

Traduction française:
LUC-ANDRE MARCEAU

Douce Hayastan (1) ton verbe imbu d'un goût solaire (2) — langage que j'aime
Accords plaintifs et larmoyants de nos vieux saz, c'est vous que j'aime
Senteurs des roses, des fleurs vermeilles qui se consomment sous notre ciel
Danses lascives, souples-gracieuses des Naïriennes (3), c'est vous que j'aime.

De ma douce Arménie j'aime le verbe à saveur solaire,
de notre vieux saz la corde plaintive,
les fleurs vives de sang, la douceur des roses,
la danse agile des filles de Naïri.

J'aime notre ciel profond et sombre, le lac-lumière, nos eaux si claires
Soleil d'été, rafales d'hiver — souffle sublime, cri dragonien
Vieux murs noircis inaccueillants de nos chaumières enténébrées
Et vous aussi pierres millénaires des vieilles cités, c'est vous que j'aime.

J'aime le sombre de nos cieux, les eaux limpides,
le lac diaphane et le soleil d'été,
le noir dragon d'hiver gonflant sa haute bourrasque;
j'aime les murs enfumés des chaumines inhospitalières,
l'usure millénaire des antiques cités.

Où dussé-je vivre, je n'oublierai nos mélodies aux notes plaintives
Et vous aussi livres sacrés aux types onciales et hiératiques
Si ulcérautes soient pour mon cœur les plaies saignant dans nos chairs vives
Pourprée de sang et délaissée, yar (4) Hayastan, c'est toi que j'aime.

Où que j'aïlle, jamais je n'oublierai
nos chansons poignantes; ni nos livres aux lettres de fer
enserrant tant de prières...
c'est encore, orpheline et brûlée de soleil, mon Arménie que j'aime

Mon cœur souffrant et languissant ne connaît point d'autres légendes
Point d'auréoles que celles des fronts du Naréghien (5) et de Koutchak (6)
De par le monde point de sommet plus blanc et pur que l'Ararat
Voie glorieuse, inattingible, cime du Massis (7), c'est toi que j'aime.

Nulle autre légende est douce à mon cœur dolent;
nul front plus pur que celui de Narek, de Koutchak.
Parcours le monde: il n'est pas de sommet
plus radieux que celui d'Ararat;
pour me tracer ma voie de gloire inaccessible
je n'ai désir que du seul mont Massis.

1920-1921

(1) Hayastan : Mot par lequel les Arméniens désignent l'Arménie.
(2) La traduction de ce vers se heurte à une difficulté quasi insurmontable du fait que Tcharentz
s'exprime par le mot composé « arevaham », adjectif signifiant « au goût de soleil » attribué à « verbe »,
dont nous n'avons pu trouver l'équivalent parfait en français. Les traductions déjà proposées
telles que « à saveur solaire », « ensoleillé », etc., n'expriment pas, pour la première, la musicalité
du vers et, pour la seconde, le sens exact du mot composé. Nous-mêmes n'avons pu jusqu'ici
trouver un meilleur équivalent que la traduction « imbu d'un goût solaire ».
Un autre mot dans le dixième vers n'a pas trouvé non plus dans les traductions antérieures une
solution heureuse et nous a donné aussi quelque difficulté pour sa traduction : « Yergatakir ».
C'est le genre de caractères du « type » oncial utilisé dans les manuscrits anciens. Mais comme
ces caractères se trouvent en général dans les ouvrages religieux, nous croyons avoir trouvé une
solution acceptable en associant les deux mots onciale et hiératique.
(3) Naïri : Région du massif arménien, ainsi dénommée par les sources assyriennes, située entre
la branche orientale de l'Euphrate et le lac de Van, où régnèrent de nombreuses principautés
jusqu'au IX^e siècle avant J.-C., c'est-à-dire avant la constitution du royaume d'Arménie.
En littérature, par extension, ce mot désigne l'Arménie.
(4) Yar : Bien-aimé(e), dulcinée.
(5) Naréghien : De saint Grégoire de Naregh, illustre moine et poète mystique du X^e et XI^e siècle,
auteur d'Élégies sacrées et d'autres œuvres.
(6) Koutchak : Troubadour (« achough ») arménien du début du XVI^e siècle et auteur de nombreux
chants gnomiques, d'émigrés et d'amour.
(7) Massis : Désigne le mont Ararat.

(Traduction de M. ARSENIAN)

CULTURE ARMENIENNE N°1 Janvier 1978

Ա Մ Ա Ռ

ՍԱԼՎԱՌՈՐԷ ԻՌՈՒԱԶԻՄՈՏՕ

յաճախ քանդող յուսահատութիւնը: Բնութեան երգիչ, կարելի է ըսել ներքին, հոգեդինացած բնանկար մըն է (Իտալիան, մանաւանդ Հարաւը) իր երգը, ուր մեռած, աշունացած են սակայն բոլոր կառուցիչները, բոլոր անուշութիւնները:

Ոչ ոք ունի յուսահատութիւնս իր սրտին մէջ: Ես միակ մարդ մըն եմ, միակ դժոխք մը:

Այս ցաւազին երգին կ'աւելնայ նաեւ վերջին աշխարհամարտին աւերածութիւնն ու մարդկային տառապանքը, եւ իր տըրտութիւնը, իր բանաստեղծութիւնը ընտրեալներու միայն մատչելի ենթակայական գեղեցկութենէն դուրս կու գայ ու կը դառնայ տիեզերական, համամարդկային: Համայնալար, սակայն Ֆրանսերէն բառով եւ էլլաւրի ու Արակոնի առումով անկաժէ բանաստեղծ է Քուազիմոտո: Քանդուած աշխարհի մը, կործանած գեղեցկութիւններու մէջ թափառական իրերէ թէ վերջին մնացորդացը ըլլար ինք եւ իր երգը հնչէր դատաւիճիւթի մը քրմական ծանրութեամբ:

... Ես երգ տեսայ (իմ դարու մարդ), այն՝ զուն էիք, կատարելու վնասիւն քու նշարիս գիտութեամբ, Առանց սիրոյ, առանց Գրիստոսի: ... Մոռցէ՛ք, զուսկներ, արիւնի ամպերը երկրէն բարձրացած, մոռցէ՛ք ձեր հայրերը, Անոնց գերեզմանները կը մխրտալին մոխիրին մէջ: Սեր թռչումներ, հովը կը ծածկեն անոնց սրտերը:

Համամարդկային այս ցաւն է որ ծընունդ պիտի տար իր լաւագոյն գործերուն (Օր ըստ օրէ 1947 - , Կեանքեր պարզ չէ - 1949 - , Սուտ եւ իրաւ կանաչը - 1954 - , Անբաղաւտի երկիրը - 1958 -) եւ զինքը տանէր Սթոքհոլմ՝ Շուեդի թագաւորին ձեռքէն սատանալու 1959ի Նոպելեան գրական մրցանակը: Քուազիմոտո մեծ թարգմանիչ մըն է նաեւ: Բացի յունական բանաստեղծութիւնէն, թարգմանած է նաեւ Շէքսպիրի ողբերգութիւններէն շատերը, Փապլո Ներոստայի բանաստեղծութիւններէն ու Մոլլէրի «Թարթիւֆը»: Հեղինակն է նաեւ իտալական բանաստեղծութեան երկու ծագղաքաղներու:

ՄԵՌԱԾ ԿԻՔԱՌՆԵՐԸ

Գետերու վրայ է երկիրս, սեղմուած ծովուն ընդդէմ, այլ ոչ մէկ վայր այսօր յամր ձայն ունի քան հոս, ուր ոտքերս կ'երթան քափառական խղովանքով ծանրացած եղգներուն ընդմէջ: Այն, աշուն է արդէն, պատուած հովին մէջ մեռած կիթառները կը բարձրացնեն լարերը իրենց սեր քերտներուն վրայ, եւ ձեռք մը կը շարժէ իր մատները կրակէ: Լուսնի հայելիին մէջ կը սանտրուին նարինջէ կարծեքով աղջիկներ:

Ո՞վ է որ կու լայ: Ո՞վ է որ ձեռքը կը մտքակէ միջոցին մէջ կարմրած: Պիտի կանգ առնեն այս ամպին վրայ խոտերու շքայի երկայնքին, եւ զուն, իմ սէր, զիս մի տանիք դէմ առ դէմ այդ անասնան հայելիին: Հոն, ինզիմսնին կը դիտեն մանուկներ որ կ'երգեն, բարձրագագաթ ծառեր եւ ջուրեր: Ո՞վ է որ կու լայ: Ես չեմ. հաւատա ինձի, գետերն ի վար կը վագեն մտքակի շաչիւններ գայրացլուտ: Ես չեմ. իմ ցեղս ունի դաճակներ որոնք կը բացավառին, լուսններ եւ վերքեր՝ որոնք կ'այրեն:

ՌԻՌԻՆԵՐՈՒ ԶԻՒՂՆԵՐԸ

Եւ ինչպէ՞ս կարեանայինք մեմք երգել երբ օտարին ոտք մեր սրտին վրան էր, հրապարակներուն մէջ, սառով կարծրացած խոտերուն վրայ լուսած մեռեալներուն միջեւ. երբ մանուկներ գառներու պէս կը հեծէին, երբ մայրը հեռագրական սիւնին խաչուած իր գակին դէմ կը վագեր խուլ կանչերով: Ռուսներու նիւտերէն, իբրեւ ուխտ, կախուած էին նաեւ մեր բնաբները, եւ թեթեւ՝ կը մեմէին հովին ընդդէմ տխուր:

... Երբ կայ պայծառ ցած պատերու ընդմէջ, ... Երբ կայ շար խոտի եւ լոյսի, որ յուշիկ ... Երբ կայ իր: Երբ կայ լոյս մը, կ'ըսես: ... Երբ կայ շնչոյ խոտի այդ: Կը շոյես քիտերը ... Երբ կայ թօքվես:

Տեսայ իյնալը ... Երբ կայ պտուղներու, խոտերու վրայ, ... Երբ կայ մը: Այսպէս եւ դուն կ'ուստնուս ... Երբ կայ արեան: Կը շարժես գլուխդ ... Երբ կայ շարժող հրաշք մը պատահէր, ... Երբ կայ շարժող դուն ես: Համ մը կայ համագոր ... Երբ կայ շերտ յիշատակին միջեւ:

Լսէ՛: ... Երբ կայ քեզի կարելի ի հազ կը հասնին: ... Երբ կայ խաղաղ ունիս լոյս մը պայծառ ... Երբ կայ թէ ուսիք կրես լոյսը ծովուն: ... Երբ կայ միայն լուսինն մը որ սիրտդ կը մնչէ ... Երբ կայ անկէ կը թորի հին ցաւ մը՝ ... Երբ կայ կիտրո պտուղներուն որոնք ինկան:

ԳՌՈՒՆ ՀՈՂՆ ԵՍ ՈՒ ՄՍԸԸ ... Երբ կայ ես ու մանր: ... Երբ կայ մանախոտն է ... Երբ կայ Սըրայոյսէն՝ ... Երբ կայ հեռու ոչինչ կ'այարի:

Երբ կայ թէ կ'արքնանա ... Երբ կայ ցաւն եւ դուն, ... Երբ կայ մէջ ու արեանդ, ... Երբ կայ չես գագար: Կ'այարիս ... Երբ կայ ինչպէս քարը կ'այարի, ... Երբ կայ կարծր: ... Երբ կայ վերագրեն երագներ, ... Երբ կայ հեղեղներ, հեղեղներ ... Երբ կայ լանգիտանաս: Ցարը ... Երբ կայ լինին ջուրերը, ... Երբ կայ ու հեզ կը շրջապատ: ... Երբ կայ վայր բոլորակներ կան: ... Երբ կայ որ ցնդին: ... Երբ կայ ես ու մանր:

ԳՐԱՆՏԸ ԵՐԳԻՆԵՐՈՒՆ ՎՐԱՅ

... Երբ կայ հանդարտ օր մը, պայ լոյսերու, ... Երբ կայ արեւը որ կը ծագի ու կը մեռնի, եւ ապակին ... Երբ կայ անխոս փակէ երկինքէն դուրս: ... Երբ կայ անտուն մը, մէկ անգամ ընդմիջտ, ... Երբ կայ քունի թմրիթին մէջ: շուքը ... Երբ կայ պիտի ըլլայ: Պիտի սեմեակը լեցնէ, ... Երբ կայ պատուանին ընդմէջէն, աւելի մեծ երկինք մը: ... Երբ կայ ուրիշ, ուրիշ առշուտ բարձրացանք օր մը, ... Երբ կայ պիտի չգամ ոչ ձայներ, ոչ մեռած դէմքեր: ... Երբ կայ պիտի չըլլայ թողուլ անկողինը: ... Երբ կայ մէջ, դատարկ, պիտի մտնէ այցը միայն: ... Երբ կայ քան պատուանը՝ զգեստաւորելու ամէն ինչ ... Երբ կայ հանդարտ, իբրեւ թէ լոյս մը: ... Երբ կայ զիմքին վրայ պիտի դնէ շար ստուեր մը: ... Երբ կայ պիտի ըլլան ստուերի ծաւեմներ՝ ... Երբ կայ առաջը, իբրեւ թէ անթեղուած կրակներ՝ ... Երբ կայ մէջ: Յիշատակը պիտի ըլլայ այն բացը՝ ... Երբ կայ երկ կը նարնատէր աչքերուն մէջ հանգած:

զեկան ծաղկերը ներկայացնելու՝ ինքնաբերաբար այդ զգայութիւնները չեն կըրնար գեղեցիկ, կեանքի խորհանքին գըծած օրէնքներով ներկայանալ: այն, չափազանց անհատապաշտական (որով բարոյախօսներուն համար՝ քանդիչ)՝ ըլլալով հանդերձ՝ Փաւլոյ կը մնայ իտալիոյ երիտասարդութեան ամէնէն սիրած բանաստեղծներէն մին: Քուաներով դուրս ճարտարարուեստական որեւէ երկրի երիտասարդութիւնն է որ կը պոռայ Փիլիմոնթի իր գիւղէն Թորինոյի մէջ կեմաք մը փնտռելու եկած եւ փոխարէն անարդարութիւնը գտած երիտասարդի մը բերնով, թէ,

Եթէ աշխարհը կը տառապի, Եթէ լոյսը արեւուն հայտնայմէն կ'արձանագրէ, Հակառակ չէ, մարդն է յանցաւորը: Կարեմալ մեկնիլ Ու մեռնիլ անօթի, բայց պատասխանել, - ո՛չ, Կեանքի մը՝ որ կը գործածէ սէր, Գրութիւն, Ընտանիք եւ հողի շերտ մը՝ մեր ձեռքերը կ'այրեն:

ԿԻՐԱԿԻ
ՅՈՒՆԻՍ
4
DIMANCHE
4 JUIN
1978

ՀԱՐԱՇ

HARATCH

LE SEUL QUOTIDIEN ARMÉNIEN EN EUROPE OCCIDENTALE

Directrice : ARPIK MISSAKIAN

83, RUE D'HAUTEVILLE, 75010 PARIS

Tél. : 770-86-60

C.C.P. Paris 15069-82 E

Fondé en 1925

371027317 A R.C. PARIS

LE NUMERO 1,60 F

3304 SUPP — 14-133

Օ Ր Ա Ք Ե Ր Ք
Հ Ի Մ Ա Ն Ի Բ Ե Մ Ի Ս Ա Ք Ե Ս Ն

Fondateur : SCHAVARCH MISSAKIAN

ԲԱԺԱՆՈՐԴԱԳՐՈՒԹԻՒՆ
Ֆրանսա Տար. 200 ֆ. Վեցամսայ 110 ֆ.
Արտասահման Տար. 230 ֆ. հատը 1 ֆ. 60

53° ANNÉE — N° 14.133

L'abbé Charles MERCIER

Professeur d'arménien et de géorgien à l'Ecole des Langues Orientales Anciennes de l'Institut Catholique de Paris.

Le 23 Avril 1978 a été rappelé à Dieu, après quelques mois seulement de maladie, l'abbé Charles Mercier, professeur d'arménien et de géorgien à l'Ecole des Langues Orientales de l'Institut Catholique de Paris.

Né à Lyon en 1904, après de brillantes études au petit et au grand séminaire, il entre au Monastère bénédictin de Chevotogne (Belgique). Après avoir terminé sa théologie à Rome où il est ordonné prêtre en 1930, il poursuit ses études à l'Ecole Biblique de Jérusalem, à Louvain et à Maria Laach (Allemagne), puis à Paris en 1935. Sous la direction du Père Mariès dont il est devenu l'élève d'arménien, il passe avec mentions ses quatre certificats de licence ès-lettres, un diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes de la Sorbonne et le diplôme de syriaque.

La guerre de 1939 le conduit à Alep, où il enseigne au collège arménien en 1940-41. Revenu à Paris en 1941, il poursuit ses études spécialisées en arménien et en géorgien, et en 1946 remplace le Père Mariès dans sa chaire d'arménien à l'E.L.O.A., ainsi que le chanoine Brière dans sa chaire de géorgien en 1951.

Parallèlement à son enseignement qui se prolongera jusqu'en 1977 (avec une seule interruption en 1956 et 1957), les publications érudites vont s'échelonnner de 1946 à 1977 : après un article sur « L'invention des reliques de St. Etienne », d'après la recension arménienne inédite (*Revue de l'Orient chrétien*, 30 (1946), p. 341-369), c'est l'édition critique de « La Liturgie de St. Jacques », texte grec et traduction latine, dans la *Patrologia Orientalis*, t. 26, f. 2 ; No 126.

Puis c'est le travail obscur et méritant de collaboration avec ses Maîtres pour trois ouvrages importants : l'édition d'un des premiers commentaires de l'Ancien Testament, d'Hippolyte de Rome, au début du 3ème siècle : « Commentaire sur les bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse » : textes grec, arménien et géorgien avec traduction française, chef d'œuvre de présentation typographique réalisée par l'imprimerie Firmin-Didot en 1953 (*P. O.* t. 27, f. 1 et 2; No 131-132, 316).

En 1960, il achève encore l'édition critique du célèbre philosophe Eznik de Kolb, *De Deo*, préparé pendant plus de dix ans par le P. Mariès (*P. O.* t. 28, f. 3 et 4, No 136 et 137, 130 et 238 p.).

Enfin en 1962, il termine et met au point, après la mort de son maître, l'édition et la traduction latine des « Hymnes de St. Ephrem conservées en arménien » (*P. O.* t. 30, f. 1, No 143, 262 p.).

Cette maîtrise dans l'édition et la traduction des textes arméniens vaut à l'abbé Mercier de faire partie de l'équipe chargée de la nouvelle édition de l'*Adversus Haereses* de saint Irénée, cette œuvre magistrale de la fin du 2ème siècle, dont le grec original est perdu, mais qui est

conservée dans une version latine et dans une version arménienne au moins pour les livres IV et V. L'abbé Mercier fait une nouvelle et fructueuse collation de l'unique manuscrit qui contient le texte arménien et rédige en latin l'apparat critique : par la liste des rectifications et corrections qu'il propose dans l'appendice II du volume 152 des *Sources Chrétiennes* 1969, p. 379-399, il donne l'équivalent d'une nouvelle édition critique de la version arménienne.

Mais les dernières années de l'activité scientifique du P. Mercier furent absorbées par le déchiffrement et la traduction d'une version arménienne de Philon : « Commentaire sur la Genèse : Questions et réponses » pour la collection des œuvres de Philon qui est sur le point d'être achevée sous la direction du P. Mondésert. Cette traduction française établie avec la collaboration de Mlle Petit comprend deux volumes pour la Genèse, qui sont sous presse, et un volume pour l'Exode prêt pour l'impression.

Enfin le P. Mercier laisse inachevée la traduction française d'un « Commentaire sur Job » d'Hézychiüs de Jérusalem, perdu en grec et édité en arménien en 1913.

Des traductions, comme de l'enseignement de l'abbé Mercier, collègues et élèves sont unanimes à reconnaître le sérieux, la rigueur, l'exactitude précise : « Il est rare qu'on puisse le prendre en faute » dit l'un d'eux : « Il savait tout, mais il était encore plus modeste que savant ». Il aimait en effet la vie régulière, presque solitaire, favorable aux lents travaux d'édition que ses fonctions d'aumônier de pensionnat, puis de clinique à Vernon depuis 1968, lui permirent de mener, gardant ainsi un ministère pastoral adapté à ses possibilités de santé.

Toutefois, pour couronner ces années obscures, il eut la très grande joie d'être invité par Sa Sainteté le Catholico Vasken Ier en 1972 pour un voyage de quinze jours en Arménie, où il fut reçu avec la délicatesse et les attentions que l'on devine.

En 1974, c'est en Géorgie que, par l'entremise de M. Salia, directeur de la *Revue internationale de Kartvelologie*, dont il était membre du Conseil scientifique, il fut invité par l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie à un séjour d'études et à des rencontres avec les plus grands savants de ce pays.

A son tour, l'Institut Catholique, le 14 Novembre 1977, rendit un fervent hommage à son enseignement de 32 années. Nul alors ne pouvait penser à une disparition aussi rapide : il était tout à la joie de transmettre ses deux chaires d'arménien et de géorgien à son élève le professeur J. P. Mahé, qui pour compléter sa formation avait tenu à passer deux années en Arménie.

Tous ceux qui l'ont connu — et ses disciples sont dispersés dans plusieurs continents — garderont de lui le souvenir d'un homme de Dieu au rayonnement discret, comme d'un savant tout donné à sa tâche austère, plein de bonté et de patience.

FRANÇOIS GRAFFIN, S. J.
Directeur de *Patrologia Orientalis*



Գ Է Ո Ր Գ
Կ Ա Ռ Վ Ա Ր Ե Ն Ց
Կ Ի Ս Ա Ն Գ Ի Ր Ի
Գ Ո Ր Ծ
Albert BONQUILLON

ՄԵԿՆԱԲԱՆԱԿԱՆ ԱՆԴՐԱԴԱՐՁ՝ ՎԱՅԱԳՆԻ ԾՆՈՒՆԴԻՆ

«Արևմտափառ հաշիմ տակ, Որուն քեկերը տրամուրթին կը ծորեն Աշխարհիս վրայ բավադակ, Ես՝ պարտուած, Արուեստիս դառն արտէն կ'ողբամ ձեր մահն, ո՛վ հեք-անու Աստուածներ» :

ԴԱՆԻԷԼ ՎԱՐՈՒԺԱՆ

(«Մեռած Աստուածներուն», «Հեք-անու երգեր»էն)

Յաճախ պատահած դէպք մըն է : Հանդէսէ մը ետք, ճաշի մը ընթացքին, նոյնիսկ բարեկամներու հետ հաւաքոյթի մը մէջ՝ ծանօթ կամ անծանօթ Հայ մը կը մօտենայ ու երբեմն առանց նոյնիսկ ինքզինքը ներկայացնելու, յարձակողականի կ'անցնի. «Պարոն Սաշիկ, լսած եմ որ համարաբանի մէջ բաղդատական դրամ կանուխին կը դասուանդէք : Բայց բնաւ չէք գրեր կամ խօսիր այդ մասին. չէք ըսեր թէ ո՞ր մէկը աւելի լաւ է, — ամերիկեանը, ֆրանսականը, գերմանականը...» Զէք ըսեր թէ, անոնց հետ բաղդատուած, ի՞նչ գիրքի վրայ է մե՛ր գրականութիւնը : Երեւի դո՛ւք ալ մեր գրականութեան մասին բարձր համարում չունիք. ապա թէ ոչ՝ կը գրէինք անոր մասին ու կը բաղդատէիք զայն ուրիշ գրականութիւններու հետ :

Շատ են այս հարցումին պատասխանները ու ոմանք՝ բաւական անբաղաճ — վարի. սակայն կ'ուզեմ հոս տալ երկու հատը. մէկը՝ կարճ ու կարուկ, մէկն ալ երկար՝ իրր այս յօդուածին բո՛ւն նրթը :

Ա. «Բաղդատական գրականութիւններ» կան՝ զանազան տեսութիւններու վրայ հիմնուած : Իմ մշակած ճիւղը շատ աւելի ճիշդ պիտի ըլլար անուանել ո՛չ «գրականութիւն», ո՛չ ալ «քննադատութիւն», այլ «բաղդատական մեկնաբանական մօտեցում» : Այս սահմանումը, զոր ես կ'ընեմ, աւելի ճշգրիտ ձեւով կրնայ նկարագրել ա՛յն՝ ինչ որ իմ մասնագիտութեանս ենթաճիւղին հիմնական հաւատամքն է. — եթէ կ'ուզենք հասկնալ որեւէ սայն — սիւքեմ (այսինքն նշաններու

որեւէ սիւքեմ կամ դրոյթ՝ ինչպիսին է լեզուն ու լեզուով «կերտուած» դրամ — կանուխին մը), չի բաւեր ճանչնալ միայն նոյն լեզուով գրուած ու նոյն մշակոյթին կողմէ արտադրուած ուրիշ գործեր. կենսական է նաեւ հասկնալ ուրիշ սայն — սիւքեմներ (օրինակ՝ թրքերէնը, նկարչութիւնը) եւ զանոնք մեկնաբանելու համար կիրարկուող տարբեր մօտեցումներ (օրինակ՝ լեզուաբանութիւնը, մարքսիստը, արուեստի պատմութիւնը, եւ այլն) :

Այլ խօսքով, կարգալ, հասկնալ ու մեկնաբանել՝ պարզ արարքներ չեն : Կը կատարուին որոշ գիրքի մէջ եղող անձի մը կողմէ՝ ուրիշ գիրքի մը վրայ զանուող դրոյթի մը կամ սայն — սիւքեմի մը վրայ : Հայը (ըլլա՛յ երբ անհատ թէ հաւաքա —

Գրեց՝
ԽԱՉԱԿ ԹԵՂԷՂԵՂԵԱՆ

կանուխին) թրքական գրականութիւնը չի կրնար մեկնաբանել այնպէ՛ս, ինչպէս պիտի մեկնաբանէր զայն Թուրք մը կամ ըսենք, չիկացի քննադատ մը : Նմանապէս, ամերիկացի սեւը մասնաւոր հասկացողութեամբ մը (ու նաեւ զանու — թեամբ) կը մօտենայ ամերիկեան գրականութեան, ո՛չ թէ անոր համար որ ինք «ճիշդ» է իսկ բարձր գրականագիտական մակամբարիկացի քննադատը՝ «սիսպ», այլ որովհետեւ կան գործի մէջ թաքուն կառոյցներ եւ իմաստներ, զորս կարելի չէ տեսնել ամէն գիրքէ :

Բաղդատական մեկնաբանական մօտեցումը, ուրեմն կը փորձէ հասկնալ որեւէ սայն — սիւքեմ, ըսենք՝ բաւերու կատոյց, զոր կը կոչենք «քերթուած» կամ «ողբերգութիւն»՝ բաղդատողմանի մօտեցումով, ըլլա՛յ ան գրական — քննադատ (Շարք կարդալ Գ. Էջ)

Օ Ր Ա Գ Ի Ր Ո Ւ Թ Ի Ի Ն

Գրեց՝ ԿԱՐԻԿ ՊԱՍՏՄԱՃԵԱՆ

ՕՐԱԳԻՐ Ա.

Երեւանի մէջ օրական քանի մը թոն հաց կը թափուի :
 Հաւանական սիկարներ կը փտտին Երեւանի մէջ :
 Լեռն ներսիսեանը հացի կը նստի
 Դիցարանական աստուածներուն հետ,
 կը հարբեցնէ բոլոր աստուածները
 եւ կը հարբի մարդերէն :

Ո՛չ մէկ բան չի կրնար ծածկել դէմքդ,
 Քաղա՛ք,
 ո՛չ այս երկար տարածութիւնը,
 ո՛չ մագ-մորուքները արուեստագէտներուդ,
 ո՛չ ալ տերեւները ոսկի աշունիդ :
 Ոչ մէկ բան չի կրնար ծածկել դէմքդ, Քաղա՛ք :

Այ ու հացկեր մարդոց կարօտ մնացի .
 ամէնուր լսածն անոյ՜ջ,
 իմը՛ իմ տեղը թափեցէ՛ք :

ՕՐԱԳԻՐ Բ.

Մեքբայէն մինչեւ այս կողմերը փրկալի՛
 ետեւէդ կուգամ : Չկարծես թէ կը հետապնդեմ քեզ .
 պարզապէս նայն եմ մեր նանապարհները,
 կամ կը թուին ըլլալ :

Բայց մանաւանդ չկարծես թէ արժանի չես
 հետապնդուելու ու հաղածուելու :
 Արդէն քանի մը տող օրօրած եմ մտքիս մէջ՝
 քայլուածքիդ համաչափ : Ահաւասիկ հասայ
 իմ տեղը : Եթէ կրնամ օրօրուող կշռոյթդ
 քիչ մըն ալ պահել մտքիս մէջ, անոր
 եղանակով տողերս երգի կրնան վերածուիլ :

ՕՐԱԳԻՐ Գ.

Երբ ուժասպառ կ'իյնաս բարձունքներու մէջ,
 եւ կ'իյնայ գլուխս կարծեքուով վրայ,
 կը տրոփէ սիրտդ քունքերուս մէջէն,

չնչառութիւնդ
 այտուկրիս վրայ կը փշրէ
 ալիքները ստինքներուդ՝

փշրելով կը տանի թմրածութիւնս,
 ու կը հարցնեմ, թէ վերակսելու
 ցանկութիւն ունի՞ս :

Բայց դուն խորունկ կը բնանաս .
 եւ ախորի հետ ու ախորի նման
 պիտի սպասեմ արշալոյսին :

ՕՐԱԳԻՐ Դ.

Քեզմէ ամենեւին չբաժնուելով՝
 անվերջ դէպի քեզ վերադարձայ,
 ազուարս :
 Հեղանիւթիդ մէջ ապրեցայ
 ե՛ւ բաժանում ե՛ւ վերադարձ :

Եւ երբ այս գիշեր խոր քունիդ մէջէն
 կ'երկարես ձեռքդ եւ ինձ չես գտներ,
 հո՛ն եմ, ազուարս, քո՛վդ, աւելի իրական,
 աւելի ներկայ, թէկուզ որ հիմա
 այլ անկողնի մէջ ուրիշ մարմին
 մըն է գրկածս՝ շատո՛նց քուն մտած,
 բայց անխնայաբար լեցուցած է զիս :

Արտօնելով որ ապրիմ
 իմ ուզած ձեռով,
 դուն ինձ ապրիլ սորվեցուցիր :

ՕՐԱԳԻՐ Ե.

Երբ Ապրիլ 24ին
 գործ-բան ձգելով աղօթելու կ'երթա՛ք,
 հրաման անէ՛ք ներքին Գործոց նախարարէն՝
 ո՛չ թէ Աստուծմէ,
 որովհետեւ մեռելները կրնան վրդովիլ :

Աստուծոյ մի՛ դիմէ՛ք, ի սէր Աստուծոյ .
 Աստուած ծերացած է, խուլ է,
 աչքերը լաւ չեն տեսներ, մեղքեցէ՛ք իրեն,
 եւ եթէ անպայման պիտի աղօթէ՛ք,
 աղօթեցէ՛ք իրե՛ն համար, որովհետեւ
 մեռելները ձանձրացան խունկէն :

Եւ ապրողները յոգնեցան
 խոստում որոնալէ :

Եւ ապրողները շատոնց հրաժարած են
 ձեր Մարդկային Իրաւունքէն
 եւ անոր պաշտպաններէն :
 Չեզմէ ընդամէնը կը խնդրենք,
 որ գտնէ մեր չնչին իրաւունքներուն մէջ
 քիչիկ մը մարդկայնութիւն դնէ՛ք...
 ընդամէնը այս, ընդամէնը այսքան .
 քիչիկ մը մարդկայնութիւն
 եւ ուրիշ ոչինչ :

ՕՐԱԳԻՐ Զ.

Քեզմէ շատ հեռու,
 այս խուցին մէջ կծկուած,
 ափերուս մէջ սեղմած գլխացար ու գլուխ,
 արդեօք չի՞ քերտիք ծայրը մատներուդ :

Դուն միակն էիր բոլորի մէջ .
 միայն քեզի կը պատկանէր
 այն մատները թափանցիկ,
 որոնք մագերան մէջէն այս գլուխին՝
 ցաւը կը փաշտին մինչեւ վերջ :
 Արդեօք չի՞ քերտիք ծայրը մատներուդ :

Երէկ Ապրիլ 24 էր,
 մինչ դուն այսօր ի՛նչ կը փնտռես...

ՕՐԱԳԻՐ Է.

Գիշերներդ կ'անցրենս
 դրացի բոգերուն պիտակ հրամցնելով,
 եւ ցերեկները կը բնանաս
 հեռախօսի երկար զանգերուն տակ,
 եւ կէսօրները կը հեռաս
 աննպատակ վազքի գործիքին վրայ :

Եւ մանաւանդ նրբերջիկ
 նաշակելէ առաջ՝
 անօթի փոքին,
 քերթողութի՛ւն կը խաղաս :
 Չեղա՛ւ, քարեկամ :

ՕՐԱԳԻՐ Ը.

Դուն ծառ էիր,
 եւ ես արջի նման
 գլխովեր կը մագլցէի նիւզերուդ մէջ
 եւ կ'իջնէի անվերջ գլխովայր :

Դուն այլեւս ծառ չես,
 իմ ըրածն ալ
 ընդամէնը արջի ծառայութիւն էր :

Քեզ լոնցները
 հեռատեսիլ անջատելու չափ
 դիւրին է հիմա : Նախ ձայնդ կը մարեմ՝
 քիչ մը բերան կը շարժես, քիչիկ մը աչք,
 եւ յետոյ կը հեռացնեմ պատկերդ :

Հիմա դուն բառ ես անգործածելի .
 քեզ կը տեղաւորեմ պատահական բռնարանի մէջ
 եւ կ'ազատուիմ քեզմէ :
 Թող ուրիշը գտնէ գայն ու գործածէ :

Քեզի կը մնայ հեռանալ .
 ինձի կը մնայ բուժուիլ
 վերջնականապէս բանաստեղծելու ախտէն :

